

# Carbo 3

Vol de diamants

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel



**Les Éditions Jean Marc Martel  
238 Boulevard Allard, site 2010,  
L'Avenir, Québec, Canada  
Tél. : 819-816-2126  
J0C 1B0**

**Tous droits réservés,  
Les Éditions Jean Marc Martel  
Copyright Ottawa 2012©  
DA : 463600**

**Dépôt légal :  
Bibliothèque Nationale du Canada  
Bibliothèque Nationale du Québec**

**ISBN : 978-2-924103-21-0**

**Tous les personnages de ce roman sont fictifs.**

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété de  
l'auteur. Aucune reproduction de quelque manière que ce soit,  
partielle ou complète, est interdite sans l'autorisation de l'auteur.**

**[Jeanmarc-martel@hotmail.com](mailto:Jeanmarc-martel@hotmail.com)  
[jeanmarcmartel.com](http://jeanmarcmartel.com)**

---

**Du même auteur :**

Série policière CARBO, en 15 volumes.

- 1– Les griffes de la drogue© 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2011
- 15– Incendie criminel© 2011

**Le Justicier** © 1995

**L’Inceste... C’est pour la vie** © 1996

**Élen** 1997 ©

**Justice Maudite** ©2000

**Que l’on continue... Julie** © 2003

**Journalisme d’enquête sur la construction** © 2011

**Opération Cobra** © 2011

**Le Québec Noir** ©2011

**Série Érotico-sensuelle :**

**Myriam**© 2011

**Marie-Lou**© 2011

**Mireille**© 2011

**Katrine**© 2011

**Je me hais...Je m’aime**© 2011

**Lina**© 2012

# **Vol de diamants**

**Jean Marc Martel**

**Roman policier**

**Les Éditions Jean Marc Martel**

## Partie un

Le soleil perd peu à peu de sa force et le vent est plus froid que la normale. Ce genre de journée nous annonce doucement, mais irrémédiablement la mutation vers la saison hivernale. La terre n'est pas encore gelée, du moins dans la région immédiate de Québec. Cependant, à quelques kilomètres à peine, l'hiver a déjà solidement établi son emprise pour plusieurs mois à venir. Le Parc des Laurentides a revêtu son grand manteau blanc, décoré par la glace des lacs gelés qui scintillent comme des miroirs en reflétant le soleil. Déjà, les amateurs de motoneige font gronder leurs machines de plus en plus sophistiquées, mais toujours aussi polluantes, tant par le bruit que par les gaz d'échappement. Parallèlement à cela, le ski a pris lui aussi son envol, au grand plaisir des promoteurs des centres touristiques. Ils amoncellent la neige au moment et à l'endroit voulu. Il n'y a pas que des « *faiseurs* » de pluie, il y a maintenant de vrais « *faiseurs* » de neige et ce n'est pas une histoire lancée dans les nuages. Ils se sont dotés de machinerie, appelée canons à neige. Ces immenses souffleries, connectées à une arrivée d'eau, propulsent cette dernière en neige glacée qui crée un fond solide

pour la neige naturelle. Cette modernisation permet d'allonger la saison de ski au grand plaisir des amateurs qui s'en donnent à cœur joie sur les pentes.

Carl Bouchard, surnommé Carbo, se remet à peine de son dernier dossier. Sa blessure à l'épaule est cicatrisée et la douleur ne se manifeste qu'avec certains mouvements, mais sa présence lui rappelle qu'il doit se ménager. Il en est bien autrement des blessures morales. Le chagrin éprouvé par Josiane, devant son incapacité à sauver son amie Cathy d'une mort affreuse, a pourtant laissé une profonde cicatrice qui se refermera lentement avec le temps. Il y a également le désespoir et la douleur de madame Couturier qui, après lui avoir annoncé la mort de son fils unique, restera marquée jusqu'à la fin de sa vie. Ce sont autant de blessures qui ne se cicatriseront pas totalement en lui, laissant des traces indélébiles dans ses souvenirs.

Malgré tout, la vie continue et la carapace de l'insensibilité devait tenir le coup, sans rien laisser paraître à la surface.

Chaque fois, il se promettait d'éviter ce genre de blessures qui laissent des traces profondes aux tripes, mais comme toujours, il fallait au plus vite refouler au fond de lui cette douleur, sinon la vie deviendrait rapidement un enfer insoutenable. Comme le disait souvent sa mère « *le temps arrange bien des choses* » et chaque fois, il se plaisait à ajouter: « *justement, c'est ce que je n'ai pas le temps* ».

Par surcroît, il avait innové lors de son dernier dossier et ce ne fut pas facile à faire accepter. Pour la première fois, un citoyen s'était ingéré

dans des plates-bandes jusque-là réservées au seul milieu policier. Il avait dû fournir une tonne de paperasse, en plus de devoir témoigner en faveur de la justice, se montrant au grand jour dans ce nouvel uniforme inconnu de la plupart des gens, celui d'un enquêteur privé dans le milieu criminel. Il y avait bien quelques agences privées dans la région et même dans toute la province, mais jamais aucune n'avait osé s'impliquer aussi directement dans une affaire criminelle. Cette fois, sa présence s'était soldée par deux morts et deux blessés. Le groupe des *Devil's Heads* était disparu de la carte et ses membres, pour la plupart, sont emprisonnés pour plusieurs années sous d'innombrables accusations et condamnations. Il était satisfait du travail accompli, même si le nombre de ses ennemis avait augmenté. Maintenant, il ne pourra plus travailler sous couvert, l'Agence Carbo avait été grandement médiatisée dans les procès qui s'étaient tenus à la suite de son intervention.

Installé confortablement dans son fauteuil favori, il déguste le premier café de la journée, servi par Josiane, son assistante et secrétaire. C'est à ce moment que son attention est attirée par ce qu'il entend. André Arthur, cet animateur vedette de la radio AM de Québec, interrompt un auditeur pour diffuser un bulletin spécial, à son émission du poste CHRC.

– Christian Tremblay, vous êtes actuellement sur la scène d'un audacieux vol à main armée, survenu il y a quelques minutes à peine. Racontez-nous ce que vous voyez présentement.

– D'abord André, je suis à la bijouterie *Birk's* de Place Ste-Foy. Il y a énormément de monde sur place, surtout des policiers, mais aussi un bon nombre de curieux. Les ambulanciers quittent à peine les lieux avec deux victimes qui, selon toute apparence, auraient subi des blessures par armes à feu. Cela n'a pas été confirmé officiellement par la police, mais par des témoins du drame.

– Christian, combien de personnes ont participé à ce vol? demande le Roi Arthur.

– Nous n'en savons rien pour le moment. Tout semble confus. Les policiers ont dressé un cordon de protection. Il est impossible pour le moment d'en savoir davantage. Les policiers à qui j'ai tenté de parler se refusent à toutes déclarations. Pour l'instant, c'est la panique totale ici. Des employés crient et pleurent, étant sans aucun doute en proie à un violent choc nerveux.

– Christian, combien de coups de feu auraient été tirés?

– Je n'en sais rien pour le moment, mais chose certaine, il y a eu fusillade. Plusieurs comptoirs sont fracassés, des vitrines sont également en mille miettes. Je n'en sais pas plus pour le moment.

– Alors va faire tes devoirs Tremblay, on se reparlera plus tard.

C'est ainsi que l'animateur vedette de CHRC quitte son jeune confrère qui semble à bout de souffle. C'est avec un sourire que Carl se lève, ayant décidé de se rendre sur les lieux, histoire de faire partie des curieux lui aussi. Ce genre de scène de crime était toujours intéressant

pour un policier ou un ex-policier. La curiosité avait toujours sa place dans ces cas spéciaux. « *Il est rare que ce genre de crime se commette dans un centre commercial. Il y a beaucoup d'affluence, ce qui a pour effet d'augmenter les risques, même pour les criminels les plus audacieux. Il y a suffisamment d'endroits moins fréquentés, pourquoi s'attaquer à un centre commercial, par surcroît l'un des plus achalandés. Il fallait que le jeu en vaille la chandelle* », pense l'enquêteur privé.

Une fois sur place, il approche difficilement, car la foule est maintenant imposante. Chacun y va de ses extrapolations quant à la manière dont s'est déroulé l'audacieux vol.

Carbo s'apprêtait à se servir de sa carte pour s'approcher davantage des lieux, lorsqu'il aperçoit son vieux copain, le lieutenant Jacques Sirois de l'Antigang de la SQ.

– Jacques, crie presque Carbo, je peux t'accompagner?

– Tiens, voilà notre privé. Viens, mais essaie de ne pas nuire à personne. Je ne veux pas avoir à te faire expulser. Tu sais que les municipaux n'acceptent pas les privés. J'en ai eu quelques échos lors du dernier dossier.

– Ils devront s'y faire mon vieux.

– Ouais! Un conseil, j'aimerais que tu sois un peu plus méfiant. Prends garde aux tours de passe-passe. Tu sais, moi, j'apprécie un coup de main, mais d'autres pas.

–J'en prends bonne note, dit Carl en riant.

Un peu en retrait, il suit son ex-confrère. Il examine attentivement les lieux, recherchant des indices et mémorisant tout ce qu'il voit quant à la disposition des lieux immédiats du crime. Il sait par expérience qu'il est très difficile de reconstituer une scène de crime, même à l'aide de photographies. Il sait aussi que les témoins, souvent pris de panique, oublient des détails importants. C'est compréhensible, surtout lorsqu'il y a fusillade. Chacun cherche instinctivement à sauver sa peau.

Il demeure sur les lieux près d'une heure. Certains policiers de Sainte-Foy commencent à le regarder de près. Ce n'est pas le temps de se faire des ennemis. Il préfère donc s'éloigner tout en saluant de la main son copain occupé à discuter avec des subalternes.

Josiane est occupée à faire les entrées de données à l'ordinateur lorsque Carl arrive au bureau. Il l'embrasse rapidement sur la joue tout en lui serrant l'épaule.

– Je n'ai pas eu d'appels?

– Non, répond Josiane en marmonnant.

Carl entre dans son bureau et regarde les journaux, histoire de passer le temps et de se tenir au courant des dernières nouvelles. Vers midi...

– Tu viens dîner avec moi, Josiane?

– Pourquoi pas. Profitons de ce répit.

Le dîner se déroule sous le signe de la détente, rien ne les presse. Ils décident de rendre visite à Tantie, avec qui ils prendront le café tout en parlant de choses et d'autres.

Vers quatre heures, ils arrivent au bureau pour fermer les livres. Carl remarque un homme à l'allure distinguée se promenant de long en large devant sa porte. Aussitôt qu'il ouvre, l'homme s'avance.

– Monsieur Bouchard?

Carl Bouchard l'invite à entrer, le laissant passer devant lui.

– J'aimerais vous parler, si vous avez quelques instants à m'accorder.

– Suivez-moi dans mon bureau.

Les deux hommes prennent place, l'un en face de l'autre, séparé par un gros bureau de style moderne.

– Alors! Que puis-je faire pour vous?

– Permettez-moi de me présenter, Jean-Paul Coursol, voici ma carte. Je représente les assureurs *Bristol of England*. Ma compagnie couvre les assurances pour les bijouteries *Birk's* de l'ensemble du Québec et leurs filiales à travers le monde. Vous n'êtes pas sans savoir ce qui s'est passé ce matin à Place Sainte-Foy, fait remarquer l'homme.

– Je suis allé sur les lieux, mais tout ce que j'en sais me vient de la radio.

– Ce vol représente pour nous un déboursé approximatif d'un... peut-être deux millions de dollars. Avant de poursuivre, j'aimerais savoir si vous accepteriez de travailler pour nous?

– Je pense que nous pourrions nous entendre. Mes honoraires sont...

– Ce n'est pas un problème. Vos honoraires seront les nôtres.

– Bien! Continuez, je vous écoute.

## Vol de diamants

– Je disais donc que ma compagnie, la *Bristol of England*, devra peut-être déboursier jusqu'à deux millions de dollars pour ce vol.

– Je vous demande pardon? Ce n'est pas surévalué?

– C'est que, voyez-vous, il n'y avait pas que des bijoux de second ordre. Une livraison spéciale a été faite quarante-huit heures auparavant et il s'agissait de diamants. Bien sûr, les pierres n'étaient pas toutes destinées à cette seule bijouterie. Une certaine quantité devait être transportée à Chicoutimi, à Rimouski et à d'autres endroits des environs.

– Je ne comprends pas que des individus aient pu apprendre ce fait, en si peu de temps.

– Nous avons soupçonné que quelque chose puisse se produire, mais certainement pas ici à Québec. Nous avons effectué une surveillance extrêmement serrée de Toronto à Montréal, car la valeur totale s'élevait à plusieurs millions de dollars. Pour tout vous dire, plus de dix millions de dollars en pierres précieuses, surtout des diamants, bien sûr.

– D'où provenait cet arrivage?

– D'Afrique du Sud. Les pierres ont été transportées jusqu'à Toronto par avion, puis de Toronto à Québec en voiture blindée via Montréal. Cependant, la voiture qui les transportait a eu quelques ennuis mécaniques et les réparations ne pouvaient être effectuées avant plusieurs jours. Ma compagnie a donc décidé de faire remiser les pierres dans la chambre forte de sa succursale *Birk's*, de Place Sainte-Foy. Elle nous apparaissait la plus sécuritaire.

– Pourquoi ne pas avoir continué le transport par avion?

## Vol de diamants

– Les compagnies d'aviation nous demandaient une forte somme. Nous avons donc voulu réduire les coûts par mesure d'économie.

– Des économies qui vont vous coûter la peau des fesses, fait remarquer Carbo.

– C'est ce qui explique notre demande à votre bureau.

– Vous n'avez pas confiance en nos services de police?

– Ce n'est pas une question de confiance, mais de rapidité. Vous comprendrez que ces pierres ne doivent pas rester en circulation trop longtemps, sinon nous en perdrons la trace très rapidement et à jamais. Beaucoup de gens aimeraient mettre la main sur ce genre de pierres.

– Je vois, mais dites-moi une chose, qui vous a parlé de moi?

– Un certain lieutenant qui m'a demandé de garder cela confidentiel. Il m'a fait promettre de ne pas divulguer la conversation que nous avons eue, sauf à vous bien sûr, mais en partie seulement.

– Bien! Pour votre gouverne, je travaille à mille dollars par jour, plus les dépenses évidemment. Cela vous convient-il?

– Nous avons les moyens de nous payer les meilleurs.

Jean-Paul Coursol ouvre son porte-documents et tend une enveloppe à Carbo. Puis, il s'applique à faire un chèque qu'il lui remet avec un petit sourire.

– Vingt mille dollars vous conviendront sans doute comme acompte? Et voici dix milles en argent, vous pouvez compter. Vous avez aussi une

lettre vous autorisant à enquêter en notre nom. Tous les employés, sans exceptions devront se soumettre à vos questions.

– Bien sûr! J’apprécie ce document qui va grandement me faciliter les choses. Quant à mes frais, je vous en ferai un compte rendu détaillé toutes les semaines.

– Je n'y vois aucun problème.

– C'est très agréable de traiter avec un professionnel, monsieur Coursol.

– Un petit détail cependant, j'apprécierais recevoir un rapport journalier de vos activités.

– J'ai aussi un petit détail à préciser, monsieur Coursol. Je ne vous soumettrai un rapport qu'une fois l'enquête terminée. Je n'ai pas l'intention de courir après vous tous les jours et de vous voir discuter mes méthodes de travail. Si cela ne vous convient pas, reprenez vos documents, votre argent et votre chèque.

– Non, ça va aller. Je voulais simplement faire un petit test. Maintenant, je sais que je peux vous faire confiance, répond Coursol en se levant.

Les deux hommes se serrent la main pour conclure l’entretien, après la signature du contrat soumis pour l’Agence Carbo. Jean-Paul Coursol quitte le bureau en saluant respectueusement Josiane.

– Cet homme a fière allure. Qui est-ce?

– Notre nouveau et très payant client, la *Bristol of England*, qui assure les bijouteries *Birk's*.

Vol de diamants

- Nous allons travailler pour la haute bourgeoisie, dit-elle en souriant.
- Je me rends à Place Sainte-Foy. J'ai besoin de revoir les lieux et certains témoins, si possible.
- Je serai chez moi, si tu as besoin de moi.
- Je préférerais que tu reviennes au bureau après souper. Il se pourrait que j'aie besoin de toi. Prends les documents de Coursol et commence à les entrer sur ton ordi. N'oublie pas d'en faire une copie pour notre coffre-fort, on ne sait jamais.
- OK! Je te fais ça.

Carl quitte le bureau en direction de Place Sainte-Foy. Le personnel d'entretien s'active à remettre rapidement de l'ordre dans la bijouterie, alors que des ouvriers voient aux réparations les plus urgentes, afin de rouvrir le commerce.

- J'aimerais voir le directeur, monsieur Auger?
- Monsieur Auger n'est pas disponible pour le moment, répond la secrétaire.
- Alors, donnez-lui ma carte, dites-lui qu'il se rende disponible. Je représente votre assureur.
- Bien monsieur, je vais voir si...
- Mademoiselle, il n'y a pas de si, je veux le voir.
- Bien, monsieur Bouchard, répond la jeune femme, visiblement mal à l'aise.

Quelques minutes plus tard, Carl est accueilli dans le bureau du directeur Auger. On échange de rapides salutations, mais sans enthousiasme.

– Puis-je vous offrir un café, monsieur Bouchard?

– Non merci, j'ai d'autres priorités, si vous permettez.

– À votre aise, je vous écoute.

– D'abord, je veux la liste de tous vos employés et ex-employés, temps plein et temps partiel, et ce, à tous les échelons. En fait, toute personne ayant fait affaire de près ou de loin avec votre entreprise, incluant les gens de l'entretien.

– J'ai déjà donné ces documents à la police.

– Monsieur Auger, nous allons faire une mise au point. Je n'ai rien à voir avec la police. Je travaille seul. Tout ce qui se dira ou se passera entre nous devra être considéré comme confidentiel. Me suis-je bien fait comprendre?

– Bien, monsieur Bouchard, je ferai selon vos désirs, répond l'homme en baissant la tête.

– Autre chose, je veux aussi toutes les cassettes vidéo des dernières semaines, toutes les factures de ventes des deux dernières semaines. De plus, vous allez émettre une directive à tous vos employés à l'effet d'être à ma disposition sur demande. Vous savez, votre assureur paie très cher mes services. Il n'apprécierait pas que vous retardiez indûment mon enquête. Je pense qu'il vous a parlé.

– Oui, cet après-midi. Tout sera fait pour vous satisfaire, monsieur Bouchard. Cependant, les cassettes seront des copies, les originaux ont été remis à la police.

– Bien, je serai à côté. Faites-moi remettre les documents.

Carbo enlève son manteau sans y être invité et le dépose sur le dossier d'un fauteuil. Il fouine dans la bijouterie, examinant et passant au peigne fin, tout ce qui pourrait révéler un indice.

– Pierre, tu veux un souvenir? crie l'un des ouvriers.

– C'est quoi?

– Une balle de revolver.

– Lance-la.

– Attendez, je vais la prendre, si vous permettez. J'aimerais qu'une chose soit bien claire, messieurs. Tout ce que vous trouvez ici doit rester ici. C'est d'accord?

– Bien monsieur, répond l'homme déçu.

– Je suis très sérieux, ajoute Carbo. Vous pourriez amèrement regretter une transgression à cette instruction.

– J'ai compris, pas besoin de faire des menaces, reprend l'homme frustré de se faire ainsi rabrouer devant son ami.

Carl récupère deux autres balles laissées par les policiers, ainsi qu'une douille vide provenant d'une arme automatique. Une fois les documents en sa possession, il quitte les lieux pour se rendre à son bureau.

– Tu voulais de l'ouvrage, en voilà, dit Carl, déposant sur son bureau tous les documents de la bijouterie. Je garde les cassettes vidéo. J'en ferai moi-même l'inventaire et l'analyse.

– Tu veux que j'y passe toute la nuit, dit Josiane en riant.

– À moins que tu n'aies autre chose à faire, ajoute Carl en riant, alors qu'il se dirige vers son bureau.

– Carl Bouchard, t'es pas drôle.

– Que veux-tu, je suis un patron comique et exigeant.

Enfermé dans son bureau jusqu'à trois heures du matin, il visionne cassette sur cassette. N'en pouvant plus, il décide de reporter le tout au lendemain.

– Josiane, c'est assez pour cette nuit. Rentre chez toi, on se revoit demain matin. Il l'embrasse amicalement avant son départ.

– Bonne nuit Carl, se contente de dire la jeune secrétaire, préférant s'abstenir de répondre au baiser.

~

Le lendemain matin, Carl décide de passer au CHUL pour prendre des nouvelles des deux personnes blessées par balles. Il préfère rencontrer l'infirmière-chef qui est toujours plus disponible et plus loquace que le médecin traitant. Après s'être présenté, on l'informe que les deux bénéficiaires sont en bonne voie de guérison. La femme est cependant

un peu plus mal en point que l'homme, ayant reçu deux balles, l'une à l'abdomen et l'autre à une épaule. Tous deux devraient être en mesure de lui parler dans un ou deux jours, tout au plus.

En entrant au bureau, Josiane lui remet un message du sergent Pierre Doucet de la Sûreté municipale de Sainte-Foy.

– Les loups commencent à montrer les dents, fait remarquer Carl en riant. Appelle-le s'il te plaît. Qu'il vienne me rencontrer vers treize heures.

Carl s'enferme dans son bureau et reprend l'analyse des cassettes. Il passe et repasse certaines images, cherchant un point commun qui lui indiquerait une piste quelconque. Il prend son repas du midi sur place, comme il le fait de plus en plus souvent. Ce n'est qu'à treize heures quinze que le sergent Doucet arrive.

– Assoyez-vous sergent, je vais voir si mon patron peut vous recevoir tout de suite.

Josiane ne manque pas de faire part à Carl qu'elle trouve le sergent très arrogant.

– Fais-le entrer, je vais m'arranger avec lui.

Le policier entre et prend place dans un fauteuil sans y être invité, ce qui déclenche un effet immédiat du privé.

– Sergent Doucet, comme je suis un homme civilisé, je ne vous dirai que ceci : si vous êtes venu ici pour m'impressionner ou m'emmerder, vous

allez-vous retrouver le cul dans le couloir plus vite que vous n'aurez le temps d'y penser. C'est clair, maintenant que me vaut cette visite?

– Je veux d'abord vous dire que l'enquête *Birk's*, c'est mon dossier. Je ne veux pas qu'un privé se mêle de mes affaires. Deuxièmement, attention où vous mettez les pieds Carbo. Je n'hésiterai pas à vous remettre à votre place de civil. Surtout, ne faites pas l'erreur de dissimuler des indices ou des informations pertinentes au dossier. Vous pourriez vous retrouver en prison pour entrave au travail d'un policier. C'est tout ce que j'avais à vous dire, Carbo.

– À votre tour de m'écouter, monsieur le policier. Je suis payé pour faire un travail et je le ferai. Ma collaboration vous est acquise, je n'ai pas le choix. Cependant, je voudrais vous préciser une chose et je veux que ce soit clair dans votre esprit. Je connais le genre de policier que vous êtes. Dans ma carrière de dix-huit ans, j'ai vu et connu bon nombre de vos pareils. Alors à mon tour de vous dire ceci : ne me marchez pas sur les pieds, sergent Doucet, et surtout ne me menacez pas. Je pourrais bien vous remettre à votre place. Votre plaque ne vous met pas à l'abri de tout et surtout, ne vous rend pas plus intelligent. Alors, foutez-moi la paix et sortez de mon bureau. Nous nous reparlerons quand vous serez revenu à de meilleurs sentiments, maintenant sergent... Dehors, c'est compris?

Joignant le geste à la parole, Carl se rend à la porte de son bureau et fait signe à son visiteur de se retirer.

– N'oubliez pas ce que je vous ai dit sergent, prend soin d'ajouter Carl avec un petit sourire.

Josiane regarde passer le policier devant elle. Son regard n'est que mépris.

– Tu viens de te faire un nouvel ami Carl?

– Ouais! La police a beaucoup trop d'individus de ce genre. Celui-là se croit plus malin que les autres, parce qu'il porte plaque et arme. J'en ai vu bien d'autres, t'en fais pas pour moi je peux me défendre.

– Je suis loin de m'en faire, mais je me méfierais de ce genre de gars.

– En attendant, viens dans mon bureau, j'ai besoin de ton avis.

Carl lui fait visionner trois cassettes différentes montrant un homme pouvant être un suspect. Ce sont les cassettes du jour précédant le vol.

– Qu'en penses-tu?

– À première vue, c'est le même homme, mais la qualité de l'image est mauvaise. C'est difficile d'en être absolument certain.

– OK! Je continue, regarde bien.

– Carl, c'est le même gars, sur les cinq images. La femme aussi dans les deux derniers passages.

Ils n'avaient plus de doute. Il s'agissait bien du même individu et de la même femme. Tous deux examinaient la bijouterie discrètement. La mauvaise qualité de l'image rendait l'identification impossible, du moins

pour le moment. Il devait se contenter d'une copie de la cassette, les originaux étant sous scellé de la police.

Ayant pris soin de noter les passages numériques, Carl quitte le bureau pour se rendre chez *Stars Vidéo*. Il avait une entente avec ce commerce spécialisé en reproduction, montage, transposition, en matériel photographique professionnel et en informatique.

– Salut Jean. J'ai besoin de tes services. Voilà cinq cassettes. Je veux regarder certaines images simultanément, est-ce possible?

– Tout est possible, Monsieur Carbo. Nous allons voir ça, venez.

Jean Saint-Hilaire est un de ces jeunes pour qui l'électronique n'a aucun secret. S'il pouvait en manger, il le ferait et c'est justement à cause de cela que Carbo l'a choisi. Il aime innover, faire des essais, mais surtout affronter des défis. Pour lui, les difficultés sont sa nourriture et sa motivation.

Une fois les cinq images projetées sur des moniteurs différents, ils en arrivent encore une fois à la conclusion qu'il s'agit bien du même individu. Une copie reproduite par laser permet de voir davantage le visage de l'homme et de la femme, sans pour autant permettre une identification positive et hors de tout doute.

– Maintenant, tu prends cette cassette et tu t'arrêtes à ces passages précis.

– Qu'est-ce que c'est? demande Jean.

– Le vidéo du vol chez *Birk's*. Fais bien attention et essaie de retracer notre gars sur ces images.

Le spécialiste repasse la cassette une bonne dizaine de fois et s'arrête finalement sur une image précise.

– Quoique cette image ne soit pas parfaite, je peux vous assurer que c'est notre gars. Regardez bien maintenant, ajoute Jean. Je vais passer au ralenti.

– Oui! Je suis de ton avis. Tire-moi une photo de ça.

– Repassez prendre ça dans une couple d'heures. Je vais essayer de raffiner l'image. J'ai quelques filtres et des appareils qui vont m'aider à donner quelque chose de plus clair.

– Je repasse en soirée. Fais ta facture tout de suite.

Carbo quitte son précieux collaborateur, content du travail effectué. Au moins, il avait un début de piste. Le plus difficile restait à faire, identifier positivement ses deux suspects tout en gardant son information confidentielle.

Les journées suivantes se déroulent à faire compilation sur compilation, entrevue sur entrevue. Tous les employés y passent, Laurent Auger inclus. Personne n'a pu identifier l'homme et la femme, aperçu sur les vidéocassettes. Les indices sont rares. Quant aux deux blessés, ils récupèrent rapidement. Les rencontres à leur domicile n'ont rien donné de plus. Les témoignages se contredisaient presque tous, chose normale dans les circonstances. Cet inconvénient majeur se retrouvait dans

presque tous les dossiers, fusillade ou non. Même après avoir prudemment analysé toutes les versions des témoins, il n'était pas rare de se retrouver avec des descriptions de suspects, aussi différentes les unes que les autres, n'ayant parfois qu'un ou deux petits points de ressemblance. Le vol chez *Birk's* ne faisait pas exception à la règle.

– Presque dix jours de travail acharné et rien, dit Carl à Josiane.

– Du côté policier, qu'est-ce qu'on dit? demande Josiane.

– Rien, j'ai justement vu Jacques Sirois cet après-midi. Il soupçonne bien quelques récidivistes, mais sans plus. Il ne peut mettre un nom sur ma photo même si le visage lui dit quelque chose, tout comme à moi d'ailleurs.

– Et bien moi, j'ai peut-être quelque chose. Un appel un peu bizarre.

– Qu'est-ce que c'est? demande Carl

– Une femme qui pourrait bien t'intéresser.

– M'intéresser en quoi?

– Un rendez-vous ce soir à vingt et une heures, face au musée de l'ancienne prison des Plaines.

– Son nom?

– Pas de nom. Elle a seulement précisé l'heure et le mot *Birk's*.

– Sois assurée que j'y serai. En attendant, je passe chez moi pour quelques heures. On se revoit demain.

Une fois chez lui, Carl en profite pour faire une heure d'exercices physiques. Ce moyen était pour lui une manière de pouvoir se concentrer plus profondément. Épuisé, il s'installe confortablement dans son bain-tourbillon, un verre de *Johnnie Walker* à la main. C'était le complément pour atteindre une bonne relaxation et lui faire oublier temporairement tout ce qui lui trotte dans la tête. Un rendez-vous galant n'était pas écarté pour le moment. Il prend un souper léger et se prépare à son rendez-vous spécial. Il préfère prendre son arme au cas où...

Il arrive sur place vers vingt heures quarante-cinq, toujours en avance comme d'habitude, car cela lui permet d'examiner les lieux, tout en voyant venir. Il marche lentement, mains dans les poches, regardant d'un œil avisé les personnes qui passent à sa hauteur et celles qui se dirigent vers les portes du musée provincial. Au moment où il observe un couple à l'entrée, il remarque, un peu en retrait, une femme qui semble également l'observer avec insistance. Il marche dans sa direction. À mesure qu'il gravit les marches et se rapproche d'elle, il lui semble que son visage ne lui est pas inconnu. Et à quelques pieds, il la reconnaît enfin: Lucie, la secrétaire de la bijouterie *Birk's*.

– Monsieur Carbo?

– Comment allez-vous Lucie? Je peux vous appeler Lucie n'est-ce pas?

– Vous m'avez reconnu?

– En me rapprochant oui, mais ne restons pas dehors. Il commence à faire un peu frais. Si on entrait, nous pourrions prendre un café à la salle de repos.

– Vous devez trouver ça drôle que je vous aie fixé un rendez-vous ici?

– L'endroit m'importe peu. C'est vous qui me surprenez.

– J'ai hésité plusieurs jours avant de vous téléphoner. J'avais peur de votre réaction.

Le couple s'installe à une table de la grande salle de repos alors qu'il n'y a personne. Carbo coule deux cafés dans la distributrice et revient s'asseoir près de sa troublante visiteuse.

– Maintenant, puis-je savoir le pourquoi de cette mystérieuse rencontre?

– Je suis un peu mal à l'aise. S'il fallait que monsieur Auger apprenne que je suis venu vous voir, je perdrais mon emploi à coup sûr.

– Ne vous en faites pas, ayez confiance en moi, je peux vous assurer de ma plus grande discrétion. Parlez-moi comme à un ami, c'est tout.

– Je ne sais pas si ce que j'ai à vous dire sera important pour vous.

– Lucie, dites-moi ce qui se passe et laissez-moi juger si c'est important ou pas. Peut-être que certains détails peuvent vous sembler anodins, alors que moi, je trouverai cela fort important pour mon enquête.

– Je voulais vous parler de mon patron, monsieur Auger.

– Que devrais-je savoir sur ce cher, monsieur Auger?

– Il y a plusieurs semaines, il s'est rendu à Montréal. Après ce voyage, il n'était plus le même. Il était pensif, nerveux et se fâchait pour des riens. Il recevait des appels qui le déprimaient davantage à chaque fois. Puis tout à coup, depuis quelques jours, il est redevenu comme avant. Il m'a même invité à dîner avec lui ce midi, chose qu'il n'avait jamais faite, même pour la semaine de la secrétaire. Je trouve ça bizarre.

– Qu'y a-t-il de bizarre à ce qu'un patron invite une si jolie femme à dîner?

– Ne vous moquez pas de moi, monsieur Carbo.

– Je voulais simplement vous détendre un peu. Continuez....

– C'est que le dîner a coûté très cher. Il a été gentil avec moi. Vous savez, au travail, il est reconnu comme étant très près de ses sous. Alors, je comprends mal qu'il ait dépensé autant d'argent pour un dîner qui ne lui rapportera rien, car il n'y aura jamais rien entre nous, je peux vous l'assurer.

– Vous a-t-il fait des avances, comment dirais-je?

– De sexe, s'empresse d'ajouter la jeune femme.

– Exactement.

– Disons simplement qu'il me fixait souvent, mais pas sur le visage. Je suis certaine qu'il avait certaines idées en tête, mais qu'il était trop gêné pour les exprimer.

– Y a-t-il autre chose que vous vouliez me dire?

Lucie fouille dans son sac à main et en sort plusieurs photocopies.

– Ce matin, j'ai reçu le compte de téléphone. Jamais il n'a été aussi élevé en quatre ans que je travaille là. J'ai noté plusieurs appels à Montréal et jamais il n'en faisait à moins de quelque chose de vraiment important.

Carbo examine les relevés et donne raison à Lucie. La facturation n'était pas semblable à celle des autres mois. Le montant des interurbains était vraiment disproportionné.

– Vous savez où ont été faits ces appels?

– Non, jamais il ne m'a demandé de composer pour lui.

– Bien, je pense que cela peut être très important. Certainement plus que vous ne l'imaginez jeune femme. Je vous demanderai la plus totale discrétion. Ne révélez surtout pas cette affaire aux policiers.

– Soyez-en assuré. Il m'a fallu tout mon petit change pour vous le dire.

– Je vous raccompagne chez vous? demande Carbo.

– Non merci, j'ai ma voiture. Bonsoir, Monsieur Carbo.

– Bonsoir Lucie, je vous tiens au courant.

Il n'en fallait pas plus au privé pour qu'il parte sur cette piste qui laissait sous-entendre une complicité probable du directeur Auger. Cependant la prudence devait être de mise.

~

Lorsque Josiane arrive au bureau, une surprise l'attend. Son patron dort paisiblement sur le grand divan de cuir dans son bureau, son manteau en guise de couverture. Elle le regarde en laissant son imagination vagabonder. Elle se voit allongée près de lui, le serrant dans ses bras et goûtant la chaleur de son corps musclé contre le sien, humant ce parfum d'homme et déversant sur lui tout le fluide de son amour. Comme elle voudrait pouvoir enfin le cajoler, l'embrasser, lui déclarer tout ce que son cœur retient prisonnier depuis le premier jour. Le seul homme qu'elle aime est là à sa portée, sans pouvoir le toucher ni même lui parler. Son cœur se serre de plus en plus et quelques larmes coulent sur ses joues. Il lui faut se reprendre avant que Carl ne se réveille. Elle essuie son visage du bout des doigts, préférant quitter la pièce et éloigner d'elle cette tentation qui ne se concrétisera jamais, laissant son cœur meurtri.

Elle a besoin de quelques minutes pour contrôler ses émotions, faire disparaître de son visage un chagrin qui laisse un vide immense en elle. Elle regarde l'ordinateur sans pouvoir toucher au clavier. Ses doigts tremblent et les battements de son cœur pourraient s'entendre dans toute la pièce.

Dix minutes plus tard, Josiane entend bouger dans le bureau de Carl. Il apparaît à sa porte, s'étirant de tous ses membres.

– C'est l'odeur du café qui t'a réveillé?

– Oui, mais aussi l'engourdissement. Tu me verses ce café s'il te plaît.

– Tu as passé la nuit ici?

– J'ai travaillé tard et je me sentais tellement fatigué et vidé que j'ai préféré demeurer là. J'ai fait un montage du plan de la bijouterie en y plaçant tous les acteurs aux endroits précis, incluant les auteurs du vol. Je voulais avoir une vue d'ensemble de tout ça.

– Et tous ces efforts t'ont apporté une solution?

– Non, mais j'ai maintenant une meilleure idée de la manière dont s'est déroulé le vol. J'en connais presque tous les détails. J'ai fait plusieurs regroupements sur ton ordi et ça m'a aidé à y voir plus clair. J'ai pris toutes les déclarations et j'en ai tiré le maximum.

– Tu crois avoir été raisonnable de passer la nuit ici?

– Raisonnable non, mais ça m'a été profitable.

– Si tu le dis. Je croyais que c'était ta rencontre mystérieuse d'hier soir, qui t'avait fatigué à ce point.

– Ne fais pas d'ironie, ça te va très mal.

– Excuse-moi, je ne voulais pas...

– Ça ne fait rien. Si tu veux des nouvelles de ma rencontre d'hier, il faut le demander clairement. Je n'ai pas de cachette pour toi, tu le sais très bien. Restons-en là si tu veux. Pour en revenir à ma rencontre, il s'agissait de Lucie, la secrétaire du directeur Auger. Elle semble suspecter certains des agissements de son patron.

– Dans quel sens?

– Une histoire de relevés téléphoniques, de comportements anormaux etc. Je vais m'attarder un peu sur cette version. Il se pourrait bien que le point central soit justement Auger. Les gars qui ont commis ce vol devaient sans aucun doute avoir un complice dans la bijouterie et Auger pourrait bien être le maillon qui me manque.

Carl lui raconte en long et en large la conversation qu'il a eue la veille avec Lucie. Comme il ne faut rien négliger, ils conviennent que chacun fera sa part de vérification.

– Quand tu auras une minute, j'aimerais que tu regardes attentivement le plan que j'ai fait cette nuit. Pendant ce temps, je passe chez moi me rafraîchir un peu. J'en ai grandement besoin et j'en profiterai pour faire quelques appels. Fais-moi une photocopie des relevés si tu veux bien et gardes ça au dossier.

Une heure plus tard, son vieux copain Festus le rejoint sur son cellulaire.

– Ton numéro le plus fréquent vient du Casino de Montréal. Les autres sont de divers endroits. Prends un crayon, je te les donne.

Carl inscrit au fur et à mesure les détails et remercie encore une fois celui qui ne refuse jamais de l'aider. La vieille complicité qui les unissait, doublée d'une grande amitié lui était d'une aide précieuse.

Il communique immédiatement avec Josiane pour l'aviser qu'il se rend dans la région de Montréal, afin d'y effectuer certaines vérifications. Il sera de retour tard en soirée ou demain.

## **Partie deux**

Il est près de dix-huit heures lorsqu'il se présente au casino. Il doit faire la file durant une quinzaine de minutes avant d'avoir accès à l'intérieur. N'eût été du fait qu'il ait présenté sa carte à quelqu'un de la sécurité, l'attente aurait été beaucoup plus longue. Il est conduit jusqu'au bureau général du service où il est reçu par Yves Giguère.

– Que puis-je faire pour vous, Monsieur Bouchard?

Carl lui explique une partie du dossier sur lequel il travaille depuis bientôt deux semaines.

– Vous savez, le genre d'information que vous demandez est confidentiel. Nous ne pouvons révéler ainsi ce genre de chose. Les dettes que peuvent avoir contractées nos clients ne doivent être que du ressort du casino. De toute manière, le casino lui-même ne concède aucun prêt personnel à qui que ce soit. Cependant, il se pourrait que des individus accordent certains crédits personnels à des joueurs. Je ne suis pas autorisé à vous révéler ce genre de renseignement. Seul un membre

de la haute direction de notre service pourrait le faire. Je regrette de ne pas pouvoir vous aider.

– N'auriez-vous pas dans votre haute direction, un certain Benoît Lachapelle?

– Oui, monsieur Lachapelle est l'un des directeurs adjoints de notre service. Vous le connaissez?

– Communiquez avec lui par téléphone. Dites-lui que Carl Bouchard aimerait lui parler.

– Je ne sais pas s'il est disponible, attendez-moi ici, je vais aller dans une autre pièce passer la communication. « *Ils sont très bien entraînés* », pense Carl, en attendant le retour de l'homme. Certains corps policiers auraient avantage à prendre exemple sur eux, il se ferait certainement moins de coulage d'informations. L'homme revient quelques minutes plus tard et demande au privé de bien vouloir prendre la ligne numéro trois.

– J'écoute, se contente-t-il de répondre.

– T'aurais pu m'avertir que tu venais ici, je t'aurais reçu moi-même, espèce de vieille fripouille, lui dit Lachapelle en riant.

– Je ne voulais pas te déranger, Ben. Je pensais pouvoir m'en tirer seul. Je vois que j'avais tort. Tes gars font très bien leur travail.

– Ils n'ont droit à aucune erreur, je suis très strict là-dessus. Écoute, si tu as un peu de temps devant toi, je serai au bureau dans tout au plus deux heures. J'aimerais bien te rencontrer, il y a si longtemps...

– Prends le temps nécessaire. Je vais en profiter pour faire une petite tournée de ta boîte.

– Tu me passes mon gars, j'ai à lui parler. À tout à l'heure, Carl. J'arrive le plus vite que je peux.

L'homme écoute son patron quelques instants et raccroche l'appareil.

– Je vois que vous êtes en pays de connaissance, Monsieur Bouchard.

– J'ai en effet quelques bons amis ici et là.

– Suivez-moi, je vous accompagne dans la salle des jeux.

Yves Giguère conduit le visiteur dans la grande salle et l'invite à s'installer à un luxueux bar. Il murmure quelques mots au barman, puis s'excuse auprès de cet invité spécial en prétextant du travail à faire.

– Monsieur, la maison vous offre les consommations, dit le barman avec un certain style.

– *Johnnie Walker* sur glace, s'il vous plaît.

Carl ramasse son verre et entreprend de faire une tournée par curiosité. Il aime regarder, mais il n'est pas vraiment attiré par le jeu. Pour ce soir, il décide de faire une exception. Il tente sa chance au *Black Jack*. Grand bien lui fait, en un peu plus d'une heure, il avait accumulé des gains substantiels. Il est interrompu par une main énergique qui lui touche l'épaule.

– Alors, tu essaies de faire sauter la banque à ce que je vois, lui dit Benoît Lachapelle.

– Non, non, je voulais juste essayer un peu ton petit jeu. Je sens que je vais revenir plus souvent à Montréal. Comment vas-tu Ben?

Carl interrompt sa partie et accompagne son vieil ami jusqu'à son bureau. Après une bonne vingtaine de minutes de bavardage, ils en viennent à l'objet de la visite. Ce dernier lui explique sa démarche concernant Auger ainsi que le vol survenu chez *Birk's*.

– Écoute Carl, ce que je vais te dire devra demeurer entre nous. Ce qui ne t'empêchera pas de faire tes vérifications. Cependant, essaie d'être très discret. Nous sommes à compléter certains dossiers de prêts usuraires qui ont commencés à se propager de manière inquiétante dans nos établissements. Ton cas précis en est une autre preuve.

– Si tu regardes cette liste, peut-être que l'un des propriétaires de ces numéros de téléphone ne t'est pas inconnu.

Ben Lachapelle examine la liste et souligne le nom d'un individu en particulier. Il explique à son ami, que cette personne est connue de son service comme étant l'une de celles qui exploitent le plus lucratif marché de l'usurairer.

– Essaie celui-là Carl, je pense que tu vas frapper dans le mille.

Le reste de la soirée se passe à parler de choses et d'autres entre les deux hommes. Ben se rappelait certains dossiers, du temps qu'il était à la SPCUM (Service de Police de la Communauté Urbaine de Montréal), dont quelques-uns travaillés en collaboration avec son copain. Au cours de

leur conversation, Lachapelle est appelé sur un dossier et doit quitter son ami.

Carl, qui avait pris soin de se réserver une chambre à proximité du casino, s'y retrouve vers les deux heures du matin. Trop tard pour communiquer avec Josiane. Il le fera plus tard.

~

Il est presque dix heures lorsque le téléphone sonne au bureau de Josiane.

– Agence Carbo, je vous écoute.

– C'est moi, je suis encore à Montréal. J'ai un certain travail à faire et je ne sais pas quand je reviendrai.

– Tu as du nouveau?

– Pour l'instant quelques indices, mais rien de vraiment nouveau. De ton côté?

– Rien, tout est comme avant ton départ.

– OK! Prends soin de toi, à bientôt. Je t'embrasse.

Après un bon déjeuner à la salle à manger de l'hôtel, Carl se dirige vers Montréal-Nord. Il s'arrête sur le boulevard Lacordaire, en face de l'adresse ajoutée au nom surligné par Ben Lachapelle. Après avoir examiné les lieux, il décide d'aller sonner à la porte. Un homme dans la

quarantaine, aux larges épaules et vêtu d'un ensemble sport de coton ouaté, vient ouvrir.

– Ouais! Tu veux quoi?

– Je voudrais m'entretenir avec, monsieur Woods, est-ce possible?

– Il ne reçoit personne. Qui le demande?

– Carbo, je suis enquêteur privé.

– Il ne reçoit pas de rapaces comme toé. Va voir à l'autre coin de rue si j'y suis, répond l'homme en voulant refermer la porte. Carbo a le temps de mettre le pied dans l'entrée et l'empêche de refermer la porte. L'homme l'ouvre entièrement, mais avant qu'il ne puisse dire un mot, ou même faire un geste, Carbo lui a déjà empoigné les bijoux de famille et exerce une forte pression, forçant l'impoli à reculer.

– Vous êtes malade ou quoi?

– Je veux voir ton patron, c'est clair, lui dit-il en serrant davantage.

Le visage de l'homme marque la douleur ressentie, mais pas un son ne sort de sa bouche.

– Je te lâche et tu vas gentiment aller demander à monsieur Woods, de me recevoir. De sa main droite, Carbo sort son 9mm et le pointe vers l'homme qui recule d'un pas.

– Ça va, j'ai compris. Restez là, je reviens.

Le gros homme part en direction d'une autre pièce en se tenant le bas-ventre. Il revient quelques secondes plus tard en disant que son patron le recevra dans quelques minutes.

– Voilà, il faut être gentil avec les visiteurs mon ami, lui dit Carbo, tout en rangeant son arme.

La pièce où il se trouve est un peu sombre, mais fort bien décorée. Il essaie de voir davantage l'intérieur de la maison, mais il est interrompu par son hôte qui fait son entrée.

– Je suis, monsieur Woods, vous désirez me voir? dit l'homme âgé d'environ soixante ans, escorté par son garde du corps qui cette fois, laisse voir à sa ceinture une arme à feu sur laquelle repose sa main droite.

Woods semble sortir des films de gangsters des années trente. Il porte une robe de chambre en soie noire et rouge tombant sur un pantalon noir et une paire de souliers de grands prix, également noirs. Il arbore une petite moustache finement taillée et ses yeux sont perçants, d'un bleu qu'on ne peut pas ne pas remarquer. Les cheveux, d'un gris argenté, sont soigneusement coiffés. Aucune émotion ne paraît sur ce visage rond d'un flegme troublant. Une épingle en or sertie de diamants, orne le foulard de soie blanche enroulé autour de son cou. Sa voix est d'un calme rare chez quelqu'un de cet âge. Il parle lentement et avec politesse, « *peut-être trop poli* », pense Carbo.

– En effet, je suis Carl Bouchard, mes amis me nomment Carbo. J'aimerais m'entretenir avec vous pendant quelques minutes.

– Passez au salon, Monsieur Carbo. Vous savez, il est un peu tôt pour rendre une telle visite aux gens, surtout sans s'annoncer.

– Monsieur, le téléphone n'est pas aussi persuasif qu'une visite en personne.

– J'aime ceux qui savent se débrouiller et se faire comprendre.

– Mon intention n'était pas d'agir ainsi, mais votre ami m'y a forcé un peu.

– Que voulez-vous, il a des instructions! Laissons ceci de côté et parlons de ce qui vous amène chez moi. Je vous offre un verre ou bien est-ce trop tôt?

– Je prendrai volontiers un *Johnnie Walker*, si vous en avez bien sûr.

Le vieil homme fait claquer ses doigts vers son majordome qui obéit immédiatement au geste de son maître.

– Si j'ai bien compris, vous êtes un privé. Qu'est-ce qu'un privé peut bien vouloir à un vieil homme comme moi?

– Ne vous abaissez pas inutilement, monsieur. Je connais une partie de votre vie et de vos antécédents. Je connais certaines opérations auxquelles vous vous livrez, dont le prêt usuraire, mais cela ne me regarde pas, c'est votre problème.

– En effet, dit l'homme, cela ne vous regarde pas, mais pas du tout.

– Cependant, si vous permettez, j'aurais une ou deux questions à vous poser. Rien de personnel, mais j'aimerais bien y recevoir des réponses satisfaisantes.

– Et si je ne vous répons pas, vous allez me tuer! ajoute Woods, en riant.

– Non, monsieur, je prendrai d'autres moyens pour connaître les réponses. Exemple, je pourrais m'adresser aux flics, mais je ne le ferai pas. Je procéderai plutôt d'une autre manière. J'ai de très bons contacts au Casino de Montréal, suffisants pour vous en faire interdire l'accès à vous et à votre personnel. J'espère que vous me suivez?

– Je vois que vous êtes très convaincant, monsieur Carbo. Que voulez-vous savoir exactement?

Carbo lui explique brièvement sa demande concernant Laurent Auger. Gordon Woods s'excuse et quitte la pièce. Il revient quelques minutes plus tard.

– Vous avez raison, je connais un certain Auger de la région de Québec. Cependant, permettez-moi de vous dire que sa dette a été entièrement payée. L'un de mes amis est passé recueillir l'argent dans un certain centre commercial de Québec, il y a à peine trois jours. C'est tout ce que je peux vous en dire, cher ami. Bien sûr, ceci est confidentiel.

– À combien se chiffrait cette dette?

– Dix mille dollars exactement. Je ne vous donnerai pas les modalités du prêt, je ne pense pas que cela puisse avoir un intérêt quelconque pour vous. Je me trompe?

– Vous avez parfaitement raison, Monsieur. Alors, je vous quitte et vous remercie de votre gentillesse, dit Carbo, regardant le garde du corps qui tenait toujours la main posée sur son arme.

– Ne soyez pas choqué, si je ne vous invite pas de nouveau à me rendre visite. Les choses seraient peut-être différentes pour vous. Adieu, monsieur Carbo!

Carbo quitte la maison le sourire aux lèvres. Ce qui lui importe, c'est le résultat. Avant de quitter la région de Montréal, il communique avec Ben Lachapelle pour lui confirmer ce qu'il soupçonnait sur les agissements de Woods. Ce dernier est ravi d'apprendre la nouvelle. Cependant, Carbo lui demande de ne pas agir immédiatement dans cette affaire, car il veut rester en contact avec cet homme. Ben accepte, non sans réticences, seulement pour lui faire plaisir, prenant soin de le prévenir qu'il ne pourra retarder les choses indûment.

En route vers Québec, Carbo communique avec Josiane et l'invite à venir le rejoindre à *La Boustifaille* pour le souper, au grand plaisir de cette dernière.

Le souper se déroule sous le thème du travail exclusivement. Elle se comporte comme une assistante modèle. Il l'informe de ce qu'il a recueilli dans son voyage et il élabore un plan qui devrait lui permettre de coincer Auger.



Carbo est assis dans la *Jaguar*, attendant patiemment Laurent Auger qui doit, dans les minutes qui suivent, arriver à sa voiture au deuxième sous-sol du garage souterrain de Place Sainte-Foy. Déjà, les clients étaient à peu près tous partis, seules les automobiles des employés demeuraient encore sur place. Il voit Lucie, la secrétaire d'Auger, quitter les lieux, il ne restait plus que son patron. L'éclairage du stationnement se prêtera bien à ce qu'il veut faire, ni trop clair, ni trop sombre. Il descend de voiture et s'adosse à un pilier de ciment. Il voit arriver Auger qui marche d'un pas rapide vers l'*Oldsmobile* vieille de quelques années.

– Monsieur Auger, dit Carbo, alors que ce dernier insère sa clé dans la serrure de la portière.

L'homme lâche son porte-documents qui fait un bruit sourd sur le plancher de béton. Il se tourne surpris et apeuré. Il tremble de tout son corps.

– Vous m'avez fait une de ces frousses, avoue l'homme en bégayant.

– Veuillez m'excuser, monsieur, je ne voulais pas, dit Carbo.

– Vous auriez pu venir à mon bureau au lieu de m'attendre ici, lui dit Auger qui avait repris de l'assurance.

– Je voulais vous faire une surprise, c'est tout.

- Je ne tolérerai pas ce genre de comportement, monsieur Carbo.
- Attendez avant de vous plaindre de quoi que ce soit. J'ai certaines petites questions qui m'intriguent.
- Dans de telles circonstances, je ne répondrai à aucune de vos questions.
- À votre place je n'en serais pas si certain, monsieur Auger, joueur ayant certaines difficultés financières.
- Que voulez-vous dire par là, je ne sais pas de quoi vous parlez.
- Je parle du Casino de Montréal, cher ami. Je suis au courant.
- C'est ma vie privée et vous n'avez pas à vous en mêler.
- Bien au contraire! Surtout lorsque votre bijouterie a été victime d'un vol à main armée et que deux de vos employés ont frôlé la mort.
- Je n'ai rien à voir avec ça. Je n'en dirai pas davantage sans que mon avocat ne soit présent.

Auger veut monter en voiture, mais Carbo l'accroche par le revers de son manteau et le pousse fortement contre la voiture.

- Vous êtes fou, vous n'avez pas le droit d'agir ainsi.
- Je vais prendre tous les droits. Je n'ai aucun respect pour quelqu'un qui vend ses employés pour payer des dettes de jeu.
- Je n'ai vendu personne, je vous l'assure, répond l'homme qui, en quelques instants à peine, avait complètement changé de personnalité.
- Je dois donc vous croire sur parole?

– Libre à vous, monsieur. Si jamais vous posez encore les mains sur moi, je porterai plainte à la police et je vous actionnerai de manière à vous ruiner, monsieur Carbo.

– Vous ne m'impressionnez pas. Au contraire, je déteste le genre d'homme que vous êtes. Pour l'instant, je n'irai pas plus loin avec vous, mais ne me tentez pas et surtout ne me menacez jamais, monsieur Auger. C'est compris? hurle presque Carbo hors de lui, remontant sa prise sur le collet de l'homme jusque sous la gorge de ce dernier. Maintenant, disparaissez de ma vue et soyez assuré que nous nous reverrons très bientôt.

Carbo doit lâcher prise. Des gens se dirigent vers eux, mais heureusement encore trop loin pour distinguer ce qui se passait entre les deux hommes. Il quitte le garage et rentre chez lui, de plus en plus certain que le directeur Auger a des choses à se reprocher. Une fois à la maison, il téléphone à Josiane. Après quelques minutes de conversation...

– Espérons que la nuit nous portera conseil, dit Josiane en raccrochant.



Le lendemain matin, Carl et Josiane arrivent au bureau à huit heures. Il faut qu'il révise tout de *a* à *z*, afin de tenter de trouver l'indice qui pourrait les mettre à nouveau sur une nouvelle piste. Coursol ne tardera pas à s'inquiéter si l'enquête n'aboutit pas, car une importante somme

d'argent est en jeu, sans compter ses honoraires qui commencent à s'accumuler.

Carl et Josiane éliminent un à un les employés qui ne peuvent être reliés de près ou de loin à une complicité interne. En arrivant sur le dernier nom, ils se regardent au même moment. Une note inscrite à la main mentionne simplement N.A., « *nouvelle adresse* » disent les deux associés en même temps.

– Lucie Blais, lance Carbo. Il faut que ce soit elle. Sa petite intervention au musée me chicote encore, sans compter le comportement d'Auger. C'est soit lui ou elle. Laissons Auger récupérer un peu et occupons-nous de cette demoiselle.

– N'est-ce pas elle qui t'a mis sur la piste de son patron? demande Josiane en souriant.

– Oui et avec son petit air de sainte nitouche, elle m'a bien eu.

– Si tu regardes vraiment la position de tous les employés sur le plan, ainsi que la manière dont les voleurs étaient disposés, elle est la seule qui n'a rien risqué. Tu vois, Auger a dû ouvrir le coffre, pendant qu'elle se tenait à son bureau. Personne ne l'a vraiment surveillé. Tous les autres étaient sous la menace des armes.

– Plus je t'écoute, plus je pense que tu as raison. Ton hypothèse est parfaitement plausible. Je pense que je vais jeter un coup d'œil très particulier à cette jeune femme à l'allure innocente. Communique avec Auger et informe-toi de la date de cette nouvelle adresse.

Josiane effectue l'appel et en souriant transmet le résultat à son patron.

– Dix jours à peine. Nous sommes tombés dans le mille, à toi de jouer. Ne te fais pas reprendre à son jeu, c'est une femme et elle n'est pas laide.

– Je peux me passer de tes commentaires, n'insiste pas veux-tu. Donne-moi plutôt ses coordonnées. Nous sommes samedi aujourd'hui, je pense que ce sera une bonne occasion. Tu m'accompagnes, nous allons faire une petite surveillance discrète près de chez elle.

– Avec plaisir, Carl. Comme ça tu t'ennuieras moins, dit Josiane en riant.

À peine une heure plus tard, ils sont en position près du 1264 des Quatre-Bourgeois. L'immeuble, construit depuis moins de deux ans, comprend des appartements luxueux et d'autres plus ou moins. L'automobile de Lucie est sur le stationnement numéro 27. Ils avaient auparavant vérifié en téléphonant chez elle, de façon anonyme en prétextant une erreur de composition, voulant ainsi s'assurer de sa présence.

Comme l'avait prévu Josiane, la surveillance s'échelonne sur plusieurs heures. Ce n'est qu'à vingt deux heures du soir que finalement, Lucie sort de chez elle. Carl est éveillé par un coup de Josiane sur son bras.

– Soit prêt à démarrer, elle quitte le stationnement.

– Accroche-toi, j'y vais.

La *Jag* prend en filature la petite *Volkswagen Golf* décapotable. Carl doit faire attention pour la suivre discrètement, car elle ne roule pas vraiment vite. Elle descend l'autoroute du Vallon et tourne pour se

rendre au *Disco Club*, l'un des bars les plus fréquentés de la région. Elle a de la difficulté à se trouver un stationnement, mais elle y parvient finalement.

Vêtue très mode, Lucie se fera sans doute remarquer par de nombreux jeunes hommes. Une fois celle-ci entrée, Carl demande à Josiane de prendre la relève et d'aller jeter un petit coup d'œil à l'intérieur.

Elle aime ce rôle d'assistante et s'empresse d'exécuter les ordres. Elle entre dans le bar sans problème et se promène parmi l'immense foule de clients. Une bonne partie de la clientèle se tient debout ou circule d'un palier à l'autre, alors que certains changent de comptoir pour dire quelques mots à des amis. C'est la folie totale, le volume de la musique est d'une puissance incroyable, accompagnée de jeux de lumière psychédélics qui permettent aux jeunes de danser sur des rythmes endiablés. Les serveurs et serveuses réussissent de peine et de misère à servir la clientèle très grouillante. Les bars de service sont pleins à craquer, les escaliers sont bondés à pleine capacité, Josiane est estomaquée. Elle réussit à se frayer un chemin vers un accoudoir, au second étage, afin de bien voir la piste de danse et les environs. Fort heureusement, Lucie est habillée de manière à être repérée rapidement. Elle danse à s'arracher les bras devant un jeune homme dans la vingtaine et semble s'amuser comme une folle.

Après plus de deux heures de danse effrénée, elle sort à l'extérieur. Carbo a une vue parfaite sur la porte. Il ne tarde pas à repérer l'endroit où elle se dirige. Un *Trans-Am* rouge de modèle récent était depuis plus

d'une heure la cible de plusieurs visiteurs. Elle s'y rend et retourne vers l'intérieur quelques minutes plus tard. Carbo sait fort bien qu'il s'agit de petits achats un peu particuliers, comme de la drogue, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Au moins, sa douce et innocente amie a un hic à son actif, elle consomme.

Josiane arrive à la voiture en se laissant tomber littéralement sur la banquette.

– Je n'en peux plus Carl, les oreilles m'en font encore mal. Je sens que la tête va me sauter. Ce n'est pas possible d'endurer ça une soirée complète, c'est inconcevable.

– Tu l'as repérée à l'intérieur?

– Oui, elle est avec un groupe de jeunes, pour la plupart plus jeunes qu'elle.

– Tu crois qu'elle a fait une distribution de drogue?

– Non, pas à ma connaissance. D'ailleurs, je ne pense pas qu'il en circule à l'intérieur. Les surveillants ont l'air très actif. Ils sont sans cesse en mouvement.

– Alors tu vois, mademoiselle a les moyens de se payer certains petits caprices en matière de drogue. Au moins, nous ne l'aurons pas suivie inutilement. Attendons qu'elle reparte, nous verrons ce qu'elle fera.

Ça fait maintenant près de cinq heures que Carbo et Josiane sont en surveillance dans la voiture. Bien sûr, ils font quelques petites marches sur le stationnement, histoire de se dégourdir tout en évitant d'attirer

l'attention. Une voiture de police passe à plusieurs reprises durant la soirée et la nuit, mais sans ne jamais importuner quiconque.

Il est plus de trois heures du matin lorsque Lucie sort enfin du bar. Elle monte seule en voiture et s'engage à nouveau sur le boulevard du Vallon, cette fois vers le sud pour sortir au Chemin Sainte-Foy. Elle se dirige vers le restaurant *Le Normandin* où elle entre.

Josiane entre elle aussi et repère sans peine Lucie qui est seule à sa table et mange une pizza. Elle en profite pour commander deux collations. De retour dans la voiture où Carl l'attend, ils avalent avec appétit leur goûter, tout en gardant un œil vigilant sur la sortie.

La jeune femme ne tarde pas à revenir à sa voiture et retourne tout simplement chez elle, à la grande déception de ses surveillants. Carbo raccompagne Josiane, puis file à son domicile. Il se promet bien d'aller rendre une petite visite de courtoisie à cette mystérieuse jeune fille dès le lendemain en après-midi.



Il est tout au plus midi trente lorsqu'il sonne à l'appartement 27. Personne ne vient répondre. On entend une musique douce, mais rien d'autre. Carbo est presque assuré que Lucie y est, sa voiture étant sur son stationnement. Il sort son petit ensemble passe-partout et débloque la serrure en un tour de main. Il ouvre doucement et découvre un appartement pas très luxueux, mais décoré avec goût. Le système audio

joue sur la bande FM des mélodies des années 60. Il avance dans la pièce et crie le nom de Lucie. Il continue dans le petit couloir et arrive à la chambre à coucher.

Elle est étendue à demi habillée et semble dormir profondément. Il jette un coup d'œil rapide à la pièce et trouve finalement ce qu'il cherche. Des traces de poudre blanche sont visibles sur la vitre du bureau et tout à côté, un petit sachet contenant le reste non consommé. Il n'y a rien à faire avec elle dans cet état. Il ramasse la douillette tombée sur le sol et la dépose doucement sur le très joli corps de la jeune femme. Il s'empare d'un carnet téléphonique sur la table de chevet et le dissimule dans sa poche avant de quitter les lieux.

En passant par le bureau, il en profite pour photocopier au complet le contenu du carnet et le replace dans sa poche. Il tentera en soirée de le rendre à Lucie avant qu'elle ne s'en aperçoive, si toutefois elle accepte de le recevoir chez elle.

Pendant l'après-midi, il fait plusieurs appels chez la jeune femme. Finalement, vers quatre heures, elle répond.

– Lucie, c'est moi Carbo. Comment vas-tu?

– Je vais très bien. Je suis un peu surprise de votre appel chez moi.

– Je terminais certains rapports et il me manque des détails importants. J'aimerais te rencontrer pour éclaircir quelques points. À moins bien sûr, que tu ne puisses pas me recevoir chez toi.

– Je n'y vois pas d'inconvénients.

– Si tu permets, j'apporte un petit lunch et nous pourrions bavarder tout en prenant une bouchée.

– Comme vous voudrez, c'est vous le patron.

Carbo arrive à dix huit heures, les bras chargés de sacs, à la grande surprise de Lucie. Elle l'aide à se débarrasser, déposant le tout sur la table de la cuisine. Elle déballe les sacs, se comportant comme une enfant heureuse d'être ainsi gâtée. Elle prépare des assiettes, tandis que Carbo ouvre le champagne. Lucie sursaute au bruit que fait le bouchon lorsqu'il est libéré de la bouteille. Elle coure chercher deux coupes, pendant que la mousse blanche coule dans l'évier. Lorsqu'ils trempent leurs lèvres dans le liquide blond doré, elle regarde son invité avec des yeux qui en disent long sur ses pensées. Carbo se doute bien où et comment pourrait se terminer son interrogatoire.

Ils passent au salon avec tout l'attirail du parfait souper d'amoureux. Assise sur la moquette blanche, appuyée nonchalamment sur la table, Lucie boit le champagne comme de l'eau, ignorant les effets de cette douce et pétillante boisson. Elle rit pour des riens, cherchant à se rendre intéressante aux yeux de son compagnon. Ce n'est plus la jeune femme qu'avait rencontrée Carbo au musée ou au bureau. Il sait par expérience que le champagne délie souvent les langues, faisant faire des folies à qui n'en a pas l'habitude. Il la laisse se perdre dans les effluves de l'ivresse, souhaitant que ses bavardages l'aident à découvrir ce qu'il cherche.

Lorsqu'il juge qu'elle en a assez, il veut lui retirer sa coupe, mais elle refuse en levant le bras pour le laisser glisser autour du cou de Carbo.

Elle éclate de rire en constatant qu'elle venait de renverser sur son corsage le liquide si agréable à boire. D'un geste maladroit, elle tente d'essuyer sa poitrine en riant de plus belle.

Carbo est maintenant assis près d'elle.

– Verse-moi... encore... un peu de champagne, dit-elle à son compagnon, d'une voix entrecoupée de rires.

– Je pense que tu ferais mieux d'arrêter pour quelques minutes.

– Non, crie Lucie, j'aime cet effet, c'est plus sensuel que la *dope*.

– Comme tu voudras, mais juste une goutte.

– Aide-moi à enlever mon gilet, je suis toute mouillée.

Carbo acquiesce volontiers à cette demande, s'exécutant avec des gestes quand même respectueux, refusant d'abuser de sa victime.

– Essuie ma poitrine, invite Lucie en riant... Non, pas comme ça, dit-elle. Tu fais... comme ça, lui montre-t-elle passant lentement ses mains sur ses seins, tout en faisant descendre sa camisole de satin. Son geste laisse découvrir la pointe de ses seins. Tu vois... c'est facile... et agréable... essaie... je veux que tu essaies, crie presque la jeune femme.

Carbo doit obéir pour ne pas la froisser davantage. Il esquisse quelques gestes, mais sans insister.

– Je vais mettre de la musique et tu vas me parler de toi.

Joignant le geste à la parole, Carbo se dirige vers la chaîne stéréo, prenant volontairement son temps.

– Regarde, je vais te montrer comment faire, regarde-moi, insiste Lucie, qui déjà caresse sa poitrine. Regarde... c'est si agréable... râle-t-elle, en basculant sa tête vers l'arrière.

Carbo prend place près d'elle et veut interrompre ses gestes.

– Place... ta main ici... comme ça... caresse-moi.

– Chaque chose en son temps. J'ai besoin de plus de préparation que ça. Si nous parlions un peu de toi.

– Je suis... très jolie... j'aime les hommes... l'argent... le sexe, dit Lucie en riant.

– C'est tout, rien d'autre.

– Tu es plutôt curieux, toi.

– J'aime connaître les femmes avec qui je fais l'amour. Continue, insiste Carbo, en lui caressant les cheveux.

– Va sur... ma table de nuit...j'ai une petite surprise... pour toi. Il y a... une petite enveloppe.

Carbo se plie à la volonté de sa compagne et revient avec l'enveloppe tout en ayant pris soin de laisser tomber le carnet téléphonique derrière le meuble. Lorsqu'il regagne le salon, Lucie reprend ses caresses, émettant de petits râlements saccadés. Il s'approche d'elle.

– Tiens voilà ce que tu m'as demandé. Maintenant, continue à me parler de toi, je veux mieux te connaître.

– Voilà... un autre de mes petits défauts... hi...hi ... j'aime l'excitation... en *sniffant* cette petite poudre blanche... C'est le paradis... sur terre.

– Attends, nous ferons cela un peu plus tard, la soirée n'en est encore qu'au début. Nous aurons toute la nuit pour nous exciter et faire l'amour.

– Jacques... ne m'aurait jamais dit ça. Il y a longtemps... que nous aurions été dans le... lit.

– Jacques, c'est Jacques, moi, c'est moi. Je suis plus raisonnable. Je crois que tu n'as pas seulement du sexe à donner. Qui est Jacques?

– C'est un ami... il me fournit... ma merveilleuse petite poudre, répond Lucie avec de plus en plus de difficulté.

– Parle-moi de ton travail et de ton patron, monsieur Auger.

– Ce vieux... salaud... il pensait me sauter... en me payant un dîner... hi...hi... Il s'est mis un doigt dans... l'œil, dit-elle dans un rire forcé.

– Il a voulu te faire des cadeaux? demande Carbo.

– Il s'imagine... qu'il peut nous... tripoter... comme ça, parce qu'il... est le patron. Y va payer ça... tu vas... l'arrêter... ce vieux salaud, dis, Carbo? Tu vas... faire ça... pour moi... hein! ajoute Lucie en riant de plus belle.

– Tu penses que je devrais l'arrêter?

– Oui, c'est un... vieux cochon ... il va... perdre... sa job, lance Lucie en riant de plus en plus fort.

Carbo en sait assez long, il vient d'entendre ce qu'il souhaitait. Lucie se prépare maladroitement un partage de *coke* pour elle et son copain. En quelques secondes elle prend sa part, essuyant maladroitement le rebord de son nez et y laissant une partie de la *coke*. Carbo se lève lentement prétextant aller aux toilettes. Il y demeure de longues minutes en souhaitant que sa compagne sombre dans le sommeil. Elle a son plein voyage et cela ne devrait pas tarder. Il l'entend pousser de petits cris qui s'accroissent rapidement. En quelques secondes, elle atteint l'orgasme dans un long râlement de satisfaction.

Il quitte son refuge sur la pointe des pieds. Elle est là, recroquevillée, à moitié nue, endormie dans les derniers soubresauts de son extase. Il se rend à la chambre à coucher et prend la douillette fleurie qu'il dépose doucement sur Lucie, profondément endormie. Il ferme stores et lumières et la laisse dormir au son de la musique.

### **Partie trois**

Le lundi matin, Carl entre au bureau le sourire aux lèvres.

– Tu as l'air de bien bonne humeur ce matin, fait remarquer Josiane.

– C'est que j'ai de bonnes nouvelles. Pas très fier de la méthode employée, mais fier du résultat.

– T'as vu Lucie Blais, je présume.

– En effet!

– Elle t'a certainement donné des choses importantes, si je me fie à ton sourire.

Carl lui raconte en détail sa rencontre avec la jeune secrétaire, n'épargnant rien des faits.

– Carl, c'est tellement dommage pour elle

– Je pense qu'Auger a sa part de responsabilité. Il l'a un peu poussé à la vengeance. Je suis désolé pour elle, mais c'est le seul moyen que j'avais à ma disposition sans trop lui faire de mal. Le reste dépendra du tribunal.

- C'est donc dire que tu exclus Auger, ajoute Josiane.
- Non, certainement pas tout de suite. Souviens-toi, il a payé une dette de 10 000 \$ dollars à Woods et nous ne savons pas d'où provient cet argent. D'ailleurs tu vas t'en occuper. Tu vas te rendre chez lui et questionner les voisins sur son comportement. Peut-être pourras-tu apprendre quelques détails.
- Qui est ce Jacques dont elle t'a parlé?
- Regarde les photocopies sur ton bureau, son nom y est inscrit.
- Jacques Sénécal, il y a trois numéros de téléphone, fait remarquer Josiane.
- Oui, résidence, cellulaire et pagette. Bien équipé notre gars!
- J'en connais une qui doit se sentir très mal ce matin au bureau.
- Je n'en sais rien. Espérons qu'elle aura oublié ce qui s'est passé.
- Tu penses aller la voir aujourd'hui?
- Oui, mais surtout, je veux qu'elle vienne ici pour que nous ayons une conversation à trois. Je tiens à ce que tu sois présente. Nous allons installer la caméra miniature et prendre en vidéo tout ce qui se passera. Qu'en penses-tu?
- Je pense que ce serait beaucoup plus prudent.
- OK! Tu fais tes recherches sur Auger et pendant ce temps, je vais aller fouiner à la police de Sainte-Foy. Nous aviserons quand nous devons rencontrer mademoiselle la secrétaire. Vas-y maintenant!

Au bureau de la police, Carbo n'apprend pas grand-chose de nouveau. On lui montre rapidement qu'il n'est pas le bienvenu. Sans insister, il quitte pour passer par Place Sainte-Foy et s'installer à une certaine distance de la bijouterie pour observer le patron Auger et sa jolie secrétaire très à la mode. Après plus d'une heure, ni l'un ni l'autre ne semble nerveux ou distrait. Il doit se dissimuler dans un magasin quand Auger décide de sortir de la bijouterie. Il le suit discrètement. Le directeur se rend dans la partie des restaurants et s'installe à une table après avoir commandé un repas plutôt léger. Carbo fait de même tout en demeurant à l'écart. Pendant plus d'une heure, l'homme fait la lecture du journal sans que personne ne lui parle, puis il retourne à son travail. Dès son arrivée, c'est au tour de Lucie de faire de même, sauf qu'elle se fait accompagner de deux femmes travaillant au service à la clientèle. Inutile de la suivre elle n'aurait pas pris un rendez-vous ainsi accompagnée. Il préfère se retirer pour arriver à temps à son propre rendez-vous.

Il patrouille lentement la rue Saint-Vallier dans le quartier St-Sauveur, cherchant des yeux Pipo, son vieux collaborateur. Il aperçoit l'homme à la seconde passe. Il marche sur le trottoir et s'apprête à tourner un coin de rue. La Jaguar s'enfile aussitôt dans la même rue en le devançant. Carbo s'immobilise et attend patiemment qu'il arrive à sa hauteur.

– Alors vieille fripouille, comment vas-tu? demande l'enquêteur privé.

– Il était temps que vous arriviez sinon je retournais à la taverne.

– Excuse-moi pour ce petit retard. Alors, tu as des nouvelles pour moi?

– Non, rien d’important, personne ne parle de ce vol dans le milieu sauf pour dire qu’il fallait être gonflé à bloc pour le commettre. Il y a bien des noms qui se promènent ici et là, mais rien de vraiment *safe*. On semble vouloir dire que ça viendrait de Montréal, je n’en sais pas plus pour le moment.

– Merde, il doit bien y avoir quelqu’un qui sait quelque chose. Tu as laissé courir le bruit de la récompense?

– Comme vous me l’aviez dit, c’est fait.

–OK! Tiens, prend ça pour le trouble et si tu as quelque chose, n’hésite pas à me téléphoner, peu importe l’heure.

– Comme d’habitude monsieur, répond simplement l’informateur en quittant la voiture, prenant soin de bien dissimuler le billet de cent dollars qu’il avait reçu.

Carbo quitte rapidement le secteur et rentre au bureau en souhaitant que Josiane ait été plus chanceuse que lui. Il n’arrive pas à comprendre que rien n’ait transpiré de cette affaire. Il sait que pas un receleur de la région n’a suffisamment d’argent pour acheter ces diamants. Il sait aussi qu’il y a certainement quelqu’un, quelque part, qui va faire le lien avec des acheteurs éventuels dans d’autres régions, mais quel sera ce lien? Il contacte Festus à l’Antigang.

Après quelques minutes de conversation, le policier ne semble pas lui non plus avoir de choses importantes à lui confier. Il lui refile cependant un nom, Georges Claveau. Une fois la ligne refermée, Carbo fouille dans

son agenda électronique et retrace l'adresse de cet homme jamais condamné, mais combien près du milieu. Comment avait-il pu oublier de le contacter? Sans attendre, il quitte son bureau laissant un mot à Josiane de le joindre sur son cellulaire dès son arrivée.

Lorsque Carbo se présente au *Bar La Symphonie*, il est accueilli par une serveuse nonchalante qui ne semble pas être en forme pour tenir la conversation à ses clients. Il doit attendre qu'elle ait terminé l'article de sa revue avant de venir lui répondre.

– Alors, vous voulez quoi? demande la femme d'un certain âge qui porte un maquillage beaucoup trop marqué.

– Deux choses, d'abord un *Johnnie Walker* et je veux parler à Georges. Dites-lui simplement que Carl Bouchard désire le voir quelques minutes et gardez le change pour votre dérangement, lance Carbo en remettant un billet de vingt dollars. À peine cinq minutes passent et un homme pesant près de trois cents livres marche lentement vers Carbo. Il tient entre ses dents un énorme bout de cigare qu'il mâchouille, le promenant d'un coin de la bouche à l'autre. Du haut de ses cinq pieds à peine, il demande...

– Qu'est-ce que les flics me veulent encore?

– Je ne suis plus flic, précise Carbo. Je suis maintenant à mon compte et j'ai besoin de tes services.

– Un service qui paie ou qui ne paie pas?

– Qui pourrait sans doute payer si tu peux répondre à mes questions.

– Pose d’abord toutes tes questions et je verrai.

Carbo explique qu’il a besoin de lui concernant le vol chez *Birk’s*, que de nombreux petits cailloux se promènent quelque part à Québec et qu’il a à cœur de les retrouver intacts. Georges Claveau écoute attentivement, sans sourciller et sans broncher un doigt l’histoire de l’ex-flic.

– Ton histoire est bien jolie, mais je n’ai pas été approché pour cette affaire et je ne connais personne d’assez fou pour avoir fait ce coup. Ces gars-là ne viennent certainement pas du coin. Tu devrais chercher ailleurs.

– OK! Si jamais on te contactait, il pourrait y avoir une jolie somme en prime pour un coup de téléphone bien placé.

Carbo avale son verre d’un trait et quitte le gros homme rondouillard. Lorsqu’il monte en voiture, la lumière indiquant un message clignote sur son cellulaire qu’il n’avait pas voulu transporter avec lui. Il écoute tout en se mettant en route pour le bureau. Josiane lui annonce son arrivée avec quelques bons renseignements. Il la rejoint aussitôt.

– Alors, j’espère que tu as été plus chanceuse que moi, lance l’enquêteur en entrant.

– Auger n’est pas impliqué dans cette histoire, du moins selon les informations que j’ai obtenues d’une voisine. L’argent lui provient d’un héritage qu’il a reçu de sa mère il y a quelques jours à peine.

– Pourquoi ne pas me l’avoir dit?

– Je n'en sais rien. Personne ne le connaît vraiment. Il est discret, ne sort pas beaucoup et reçoit très peu chez lui. La dernière personne à le visiter fut quelqu'un que tu aimes bien.

– Tu vas cesser d'étirer les choses, merde!

– Sa jolie secrétaire. Et c'est certain, selon la femme. D'ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'elle lui rendait visite. La description concorde en tous points avec elle.

– Petite salope, elle a bien caché son jeu. OK! Tu vas te rendre à la bijouterie. Je communique avec Auger et tu me ramènes cette petite garce ici, par le chignon du cou s'il le faut. Pendant ce temps, je prépare le matériel. Dis-lui ce que tu voudras, mais amène-la ici. Donne-moi trente minutes pour l'installation, précise Carl.

–Je me présente comme ta secrétaire?

– Non, comme mon assistante. Maintenant, vas-y.

Pendant l'absence de Josiane, Carl installe les deux caméras vidéo, qui prendront l'ensemble de la pièce annexée à son bureau. Rien sur les murs, pas de fenêtre, seulement une table et deux chaises. C'était là le décor idéal pour un interrogatoire. Il ne fallait donner à la personne interrogée aucune occasion d'être distraite par quoi que ce soit. Il fait transférer ses appels téléphoniques au service à la clientèle et place l'avis « *Bureau fermé pour la journée* ». Rien ne doit venir troubler la quiétude de cette importante réunion qui, comme l'espère l'enquêteur privé, débouchera sur le début de la fin de cette difficile enquête.

Josiane arrive accompagnée de Lucie. Carl s'avance vers elle pour l'aider à se débarrasser de son manteau. Elle le regarde timidement, sans doute avait-elle quelques souvenirs de la veille.

– Tu prendras bien un café avec nous, demande-t-il?

– Si vous voulez, répond Lucie.

Josiane s'occupe de faire le service. Elle a la présence d'esprit d'aller déposer les tasses dans la petite salle aménagée pour l'interrogatoire et à l'aide de l'interrupteur de la lumière, elle met aussitôt en fonction le système de caméras.

– Tu nous excuseras pour le désordre, mon bureau est rempli de documents éparpillés un peu partout. Je pense que nous serons plus à l'aise ici, même si le décor n'est pas des plus agréables. Seulement un bloc-notes et un crayon sont disposés sur la table, mis à part le café.

– Lucie, j'aimerais que tu me racontes à nouveau comment s'est déroulé le vol à main armée. La dernière fois, tu avais été dérangée à plusieurs reprises et j'aimerais que l'on reprenne ta version. Ne t'en fais pas, tous les autres employés, y compris ton patron, auront à venir un jour ou l'autre faire de même.

La jeune femme s'exécute, donnant les explications qui corroborent sa première version des faits. Encore une fois, elle néglige de faire la moindre description des auteurs du vol.

– Dis-moi Lucie, tu ne me donnes aucune indication concernant les quatre individus qui ont participé au vol.

- C'est que, j'étais trop nerveuse pour en avoir remarqué un seul.
- J'aimerais que tu m'expliques pourquoi tu es la seule à ne pas les avoir remarqués, alors que tu étais la moins menacée?
- J'étais morte de peur, j'ai fermé les yeux pour ne rien voir, dit la jeune femme en bégayant et visiblement mal à l'aise.
- Tu as pourtant vu plusieurs autres choses, fait remarquer Carbo.
- J'ai rien vu d'autre, je vous assure monsieur Carbo, répond Lucie en haussant le ton.

Carl regarde Josiane qui avait aussi remarqué le changement de ton, mais surtout une plus grande nervosité. Il en profite pour se lever et dans un silence quasi complet, il marche quelques instants dans la pièce, mains dans les poches en regardant droit devant lui.

- Pourquoi as-tu voulu te venger de ton patron, monsieur Auger? lance Carbo d'un ton sec et fort.
- Il me harcelait, je vous l'ai dit, il voulait me posséder, faire de moi sa maîtresse.
- Je ne comprends pas. S'il voulait faire de toi sa maîtresse en t'invitant au restaurant, comment se fait-il que tu sois allée chez lui plusieurs fois? Il avait des notes à te dicter ou tu couchais tout simplement avec lui? Tu as été formellement identifiée entrant et sortant de chez lui à plusieurs reprises. Qu'en dis-tu?

Lucie se met à trembler, ayant peine à tenir sa tasse. Josiane avance la main et la lui retire sous le regard surpris de la jeune femme. Elle vient

de perdre le seul objet qui pouvait l'aider à cacher sa nervosité. Du moins, c'est ce qu'elle croyait.

– Pourquoi as-tu voulu te venger d'Auger? répète avec autorité Carbo, montant lui aussi le ton.

La question et le ton de la voix ont l'effet d'un coup de masse sur Lucie qui sursaute.

– Pourquoi tu me fais ça, je t'ai dit ce qu'il avait voulu faire avec moi?

Josiane a le réflexe de poser sa main sur celle de la jeune femme, afin de créer un contact direct avec elle.

– Je te comprends ma chérie, mais je pense que ce n'était pas le bon moyen pour lui faire payer ça.

Lucie éclate en sanglots en cherchant à s'agripper à Josiane.

– Je pensais pas que ça irait aussi loin, je voulais pas ça. Je voulais pas que madame Paradis soit blessée. Je voulais pas, continue Lucie en pleurant et en entrecoupant ses phrases, secouée par les sanglots.

Carbo, lui laisse quelques minutes de répit, se contentant de l'observer, tournant en rond dans la petite pièce. Il fait signe à Josiane de reculer pour que Lucie se sente vraiment isolée et ainsi plus vulnérable. Complètement démolie, elle pleure, le visage appuyé sur ses bras repliés sur la table. En passant derrière elle, Carl pose ses mains sur les épaules de la jeune femme désespérée.

– Raconte-moi tout ce qui s'est passé maintenant, dit doucement l'enquêteur privé.

Elle lui fait le récit de sa première rencontre avec Jacques Sénécal au *Disco Club*. Les nombreuses soirées qu'ils passèrent ensemble à fumer et à *sniffer*. Le sexe et la drogue étaient devenus pour elle les deux seules choses qui comptaient dans sa vie. Elle avoue aimer Sénécal, mais il l'avait repoussée depuis quelques jours, sous prétexte qu'ils ne devaient plus être vus ensemble pour quelque temps. Il lui avait donné une certaine somme d'argent pour qu'elle puisse se payer un peu de luxe, ce qui expliquait son déménagement et les nouveaux vêtements. Il l'avait sévèrement avertie de ne pas exagérer, sinon il devrait intervenir. Pour ce qui est de la *coke*, un copain de Jacques voyait à l'approvisionnement à l'occasion. Un certain Pierre la rencontrait tous les samedis au *Disco Club*. Elle confirme sa relation avec son patron, expliquant que c'était lui qui l'avait informée du dépôt des diamants et qu'il lui avait même montré. Elle ajoute que c'est Auger qui avait payé sa voiture lorsqu'il avait reçu l'héritage de sa mère un peu avant le vol.

L'histoire de Lucie terminée, Carbo fait signe à Josiane de l'accompagner afin de laisser la jeune femme seule. Une fois qu'ils sont à l'extérieur, il demande à Josiane de s'organiser pour réserver une chambre double dans un hôtel de Sainte-Foy. Elle devra y demeurer en permanence avec Lucie, le temps qu'il poursuive le dossier. Un bruit de verre brisé attire l'attention de Carbo qui se précipite rapidement dans la pièce, suivi de Josiane.

– Merde, vite Josiane, elle s'est ouvert le poignet.

Le sang coule abondamment sur la table. La jeune femme, envahie par le désespoir, s'était servie d'un morceau de soucoupe pour se déchirer profondément le poignet. Des larmes coulent de ses yeux, son visage est pâle, presque blanc, et son regard fixe. Ses cheveux d'un blond doré sont mêlés au sang leur donnant une couleur de roux. Pas un son ne sort de sa bouche entrouverte d'où coule un peu de salive. Carbo fait un garrot pour limiter les dégâts, pendant que Josiane appelle une ambulance.

– Tu vas l'accompagner et demeurer avec elle constamment. Je ne veux pas que la police soit mêlée à ça immédiatement. Fais-toi passer pour une amie, débrouille-toi pour que je puisse avoir au moins 24 heures. Je téléphone à Auger pour l'avertir que sa secrétaire sera absente pour quelques jours.

Carbo attend l'ambulance et laisse partir Josiane avant de quitter le bureau. Il se rend directement chez lui changer de vêtements, ramasser son équipement et téléphoner à Jacques Sirois de l'Antigang.

– Jacques, écoute bien ce que je vais te dire. Je veux que tu me promettes de ne pas intervenir avant que je ne te fasse signe. Lucie Blais, c'est la secrétaire de la bijouterie *Birk's*, elle est au CHUL avec Josiane. Elle s'est ouvert un poignet, mais rien d'inquiétant. C'est elle qui a donné le « *in* » à des amis. Je les localise et je t'avertis. Sois prêt avec tes gars. Je ne sais pas où et quand. Occupe Doucet de Sainte-Foy, je ne veux pas l'avoir dans les jambes.

– Carl, tu peux pas agir comme ça. Laisse-moi t'accompagner.

– Non mon vieux, de toute manière mes méthodes te mettraient dans une situation embarrassante. Salut, je te tiens au courant!

Carbo se rend au domicile de Jacques, le copain de Lucie, mais n'y trouve personne. Le courrier est accumulé dans la boîte aux lettres depuis plusieurs jours. Pendant qu'il examine les enveloppes une à une, une femme s'approche de lui.

– Qu'est-ce que vous faites là? Vous êtes de la police.

– Non, je suis un ami de Jacques. Il m'a demandé de vérifier son courrier, voir s'il y avait quelque chose d'important, mais je ne vois pas grand-chose.

– Ses vacances, comment ça va?

– Je lui ai parlé hier soir, tout va à merveille.

– Bien! Qu'il continue à profiter du soleil, ajoute-t-elle avant de rentrer chez elle.

Carbo esquisse un petit sourire, histoire de saluer la commère qui lui fut toutefois utile. Au moins, il sait que Sénécal est parti depuis plusieurs jours, délaissant même ses cartes de chômage. C'est donc dire qu'il n'a pas de vrais besoins financiers. Cependant, il lui sera difficile de refaire une petite incursion au domicile de ce dernier, car la bonne femme vérifiait un peu trop la résidence de son voisin de palier.

Il décide de faire des recherches plus approfondies en se rendant à l'aéroport de Québec. Une fois sur place, il se dirige directement au bureau de la GRC.

– Bonjour, je voudrais voir le sergent d'état-major Jean-Denis Cournoyer s'il vous plaît, demande Carbo à la réceptionniste.

– Je peux connaître l'objet de cette rencontre, demande la jeune femme.

– C'est personnel, donnez-lui ma carte, il saura.

– Bien, monsieur Bouchard, je vais voir dit-elle, en s'éloignant dans un joli déhanchement.

Elle revient quelques instants plus tard, le sourire aux lèvres.

– Il va vous recevoir dans quelques minutes, assoyez-vous.

– Merci, mais je préfère rester debout. J'aime bien regarder une jolie femme lorsque j'en vois une.

Le visage de la secrétaire passe du blanc au rouge vif, intimidée par les yeux d'un bleu remarquable de cet homme à la carrure imposante. Elle s'installe à son bureau en tournant le dos au visiteur troublant. L'attente n'est pas longue. Après avoir répondu au téléphone, la jeune femme invite le privé à passer au bureau de son patron.

– Carl Bouchard, comment vas-tu? Il y a si longtemps.

– Très bien mon vieux, répond Carbo, en serrant la main de son ex-collaborateur.

Dans le passé, ils avaient eu l'occasion de travailler ensemble à maintes reprises dans divers dossiers. Des liens d'amitié s'étaient établis entre eux, facilitant l'entente entre leurs corps policiers respectifs. Il avait toujours favorisé ce genre de bonnes relations, bien que la majorité de ses confrères s'y refusaient. La GRC était, pour certains, un corps de police qui vivait dans les nuages. La jalousie s'installe beaucoup plus souvent qu'on ne le croit entre corps policier. Cette mentalité pouvait, dans certains cas, aller jusqu'à ne pas divulguer de l'information qui aurait été utile à d'autres policiers, préférant travailler dans leur dos et tenter de les surpasser glorieusement. Est-ce une question d'orgueil ou d'absence de professionnalisme? Pour certains policiers, les dossiers sont chasse gardée et souvent, ils se font un plaisir de narguer leurs confrères. C'est à qui serait le plus performant, le plus illustre, le meilleur. En de nombreuses occasions, ces comportements entravent la justice et nuisent considérablement aux victimes ou aux plaignants; ils permettent que d'autres crimes puissent être commis. Quoique ces choses se passent à la base, c'est à tout le moins ce que l'on croit, les têtes dirigeantes ne sont pas meilleures et ont également les mêmes idées. On se croirait dans l'entreprise privée où la compétition est importante. Que vaut cette compétition entre les corps policiers?

Carbo explique à son ami le but de sa visite, lui donnant des détails sur son dossier. Cournoyer hésite à collaborer avec un privé, car à la GRC, comme ailleurs, les privés ne sont pas les bienvenus.

– Jean Denis, ne perds pas de vue que dans ce dossier, il y a eu deux victimes d'arme à feu, une tentative de suicide et un vol de plus de deux millions en pierres précieuses et bijoux de toutes sortes.

– Je comprends Carl. Comme je n'ai pas reçu d'instructions précises à ce sujet, je vais le faire pour cette fois, mais je demanderai des instructions à l'avenir.

– Je t'en remercie Jean, j'apprécie ta gentillesse. C'est dans ce genre de situation que l'on reconnaît ses vrais amis.

Le sergent d'état-major effectue la vérification à l'ordinateur, pour en arriver finalement à la conclusion qu'aucun Jacques Sénécal n'avait quitté le pays, tant par Québec que Montréal ou tout autre endroit au Canada. De plus, aucun refus de passage n'avait été signalé à ce nom.

– Je te remercie beaucoup, tu m'as rendu un grand service, j'apprécie.

– Tu sais, ce n'est rien de collaborer lorsque l'on sait que les informations sont appréciées.

Les deux hommes se serrent la main, se promettant bien de garder le contact. Carbo est satisfait de sa recherche. Il sait maintenant que le suspect est encore dans les environs et qu'il pourra le retracer. Il ne lui restait plus qu'à localiser Pierre, le contact de drogue de Lucie, le revendeur du stationnement du *Disco*.

Carbo s'arrête en chemin pour souper, après être passé rendre une visite à Josiane au CHUL. Lucie se porte mieux et s'en tirera sans séquelles, si ce n'est une profonde cicatrice au poignet. Quant à son état mental, c'est

un autre problème. Elle a cependant apprécié la présence de Josiane auprès d'elle. Cette dernière lui a suggéré de communiquer avec quelqu'un de sa famille ou avec un avocat, mais elle a refusé.

Deux heures plus tard, Carbo s'installe en surveillance près du *Disco Club*. Il doit patienter plusieurs heures avant que n'apparaisse le *Trans-Am* rouge. Heureusement, il y a peu d'affluence les lundis. Il laisse l'automobile se garer et s'avance à pied en direction du conducteur. Il arrive près du véhicule aux glaces très foncées, lorsque soudainement le bolide décolle dans un crissement de pneus. Il court à la Z 28 et démarre lui aussi à toute vitesse. Il doit brûler le feu rouge pour enfile le boulevard Charest, faisant fi des klaxons qui protestent contre sa manœuvre dangereuse. Il n'a pas de temps à perdre, car la puissante voiture est déjà à une bonne distance de lui. C'est le temps comme jamais de mettre sa voiture à l'épreuve. Il appuie sur l'accélérateur à fond montant la révolution du moteur à son maximum. Il se rapproche du *Trans-Am* lorsque celle-ci tourne dans un nuage de poussière, empruntant la sortie de l'autoroute Duplessis Sud. Il réussit à s'engouffrer derrière, mais doit freiner brusquement lorsqu'une petite voiture se retrouve sur son trajet, signalant qu'elle allait tourner vers la sortie Charest Est. Les freins au plancher, Carbo fait une manœuvre d'évitement et perd presque le contrôle de la *Camaro*. Il finit par s'immobiliser et repart aussitôt, mais trop tard, le *Trans-Am* avait disparu. Il n'a plus qu'une seule chance. Il communique immédiatement avec Josiane sur son cellulaire.

– Tu m'as rejoint à temps Carl, je m'apprêtais à quitter la chambre pour rentrer chez moi. Que se passe-t-il?

– Demande à Lucie s'il y a un autre endroit que le *Disco Club* pour rejoindre Pierre?

Quelques secondes plus tard, Josiane revient en ligne.

– Carl essaie le bar *Le Volks* sur le Chemin Sainte-Foy.

Carbo n'attend pas, il referme son téléphone et embraye rageusement la *Camaro* qui démarre en valsant de l'arrière. Arrivé sur le grand stationnement du petit centre commercial, il stationne vers l'entrée des magasins, préférant marcher pour rechercher la voiture de Pierre. Après quelques minutes passées à se faufiler entre des voitures en stationnement, il localise un *T-top*. Il s'avance prudemment pour finalement arriver à la hauteur d'une voiture sport. Ce n'est pas celle recherchée. Déçu, il fait demi-tour et s'apprête à regagner sa voiture. C'est à ce moment qu'il entend gronder un moteur haute performance. S'abritant près d'une voiture, il remarque le *Trans-Am* qui arrive à l'instant. Son conducteur cherche un emplacement libre et stationne. Un jeune homme dans la vingtaine descend et jette un rapide coup d'œil autour de lui. Par ses agissements, Carbo est maintenant persuadé qu'il s'agit de son homme. Il laisse le suspect entrer à la brasserie. Rapidement, il regagne sa voiture et à son tour, cherche un stationnement tout près, dans la ligne derrière la voiture qu'il veut surveiller. Il attend patiemment le retour du conducteur casse-cou.

Plus d'une heure s'écoule avant qu'il ne revienne. Le jeune homme marche vers sa voiture, regardant de chaque côté, à la recherche de quelque chose de suspect. À quelques pieds de son bolide, il enlève son système d'alarme et enfile la clé dans la serrure de la portière. Carbo saute sur lui à corps perdu. L'homme reste écrasé contre sa voiture, coincé par le poids et la puissance de son agresseur.

– Tu restes tranquille, sinon je te brise le cou, lui dit Carbo.

– Qu'est-ce que vous me voulez, vous êtes flic?

– Non, tu vas me suivre, mais auparavant, tu places tes mains derrière ton dos.

Carbo lui enfile un *tie-wrap* double anneaux aux poignets et l'entraîne jusqu'à la *Camaro*. Le jeune homme se laisse pousser sur la banquette avant, assis inconfortablement les mains derrière le dos, pendant que son agresseur met en place la ceinture de sécurité.

– Où m'emmenez-vous? demande Pierre inquiet.

– Tu le verras une fois que nous serons rendus.

Carbo démarre et reprend l'autoroute du Vallon en direction nord, puis tourne sur le boulevard Charest Ouest, pour enfiler Jean Gauvin vers le boulevard Hamel. Il traverse Hamel et s'engage sur la continuité Jean-Gauvin, vers la sortie d'urgence de l'aéroport. Une fois dissimulé des regards indiscrets des autres automobilistes, il immobilise la voiture dans une petite entrée.

– Maintenant descend, nous allons avoir une conversation en privé tous les deux. Si tu réponds convenablement à mes questions, je te ramènerai à ta voiture, sinon laisse fonctionner ton imagination et tu trouveras peut-être la réponse toi-même.

Carbo aide son invité à sortir de la Z 28 après avoir détaché la ceinture de sécurité. Une fois le jeune homme debout, il le tourne et coupe le *tie-wrap* qui lui retenait solidement les poignets. La nuit est noire, la lune éclaire à peine et les étoiles sont presque absentes. Seuls les feux de stationnement de la Z 28 jettent un petit halo sur le sol.

– Je me suis laissé dire que tu connaissais Jacques Sénécal, si tu m'en parlais un peu, dit doucement Carbo.

– J'ai rien à dire, répond rapidement Pierre.

– Écoute bien Pierre, tu fais le trafic de drogue, je m'en contrefiche. Ce n'est pas pour cela que je m'intéresse à toi. Je veux Jacques Sénécal et mets-toi bien dans la tête que je l'aurai, avec ou sans toi.

– Pourquoi tu le veux?

– Pour le vol de *Birk's*. Il y a de gros intérêts en jeu et je ne veux pas perdre une certaine somme d'argent. De plus, il y a quelqu'un qui a beaucoup souffert dans cette affaire, elle mérite d'être aidée. Alors tu réponds ou j'emploie la manière forte?

– J'suis pas vraiment nerveux, tes menaces me font pas peur.

– Bien, se contente de dire Carbo. Aussi directement que la réponse reçue, il assène un violent coup de poing au visage du jeune homme.

Celui-ci tombe au sol, le sang coule par la bouche et le nez. Il le relève et l'appuie contre la voiture. Pendant que le jeune homme se tient le visage, Carbo frappe de nouveau, mais cette fois au creux de l'estomac, le faisant plier en deux dans un râlement. Sans attendre, il relève le genou gauche et le frappe de nouveau au visage, le refoulant durement contre la voiture. Maintenant, tu parles ou je continue, demande Carbo?

– Attends, attends, t'es malade ou quoi?

– J'suis pas malade, j'veux des réponses, c'est clair?

– J'ai compris, t'as une cigarette?

– Je ne fume pas.

– J'peux prendre les miennes dans ma poche?

–Oui, répond Carbo en lui pointant son 9 mm en plein front. Un geste de trop et je t'envoie au paradis.

–T'en fais pas, j'suis pas fou, fait remarquer Pierre.

– Maintenant, entre dans la voiture, nous serons plus au chaud pour jaser. Aller! ordonne Carbo.

Une fois les deux hommes installés, Carbo bloque la portière par le système de verrouillage automatique. Pierre lui raconte alors ce qu'il sait de Jacques Sénécal.

– Bien, nous progressons. Si tu me parlais de son rôle dans le vol à main armée. Si tu me disais où Sénécal a pris son information à propos des diamants chez *Birk's*?

– C'est une amie qui lui a transmis cette information, il n'a pas voulu me dire son nom.

– OK! Continue.

– J'sais pas si lui-même y était. Ça se peut, j'en suis pas certain. Tout ce que je sais, c'est que depuis ce vol, il se cache au chalet de sa mère à Saint-Augustin.

– Tu pourrais me montrer où se trouve ce chalet?

– Si tu veux, allons-y. Prends Charest Ouest et sors au Chemin du Lac à gauche.

Carbo s'exécute comme l'a demandé son copilote.

– Maintenant, tourne sur la 20<sup>e</sup> Avenue, là, descend et tourne à gauche au deuxième coin, vers le fleuve. Quand tu arriveras en bas, c'est à gauche sur le p'tit chemin de gravier, le cinquième chalet. N'avance pas trop, on voit très bien les voitures qui passent.

– Les voisins sont loin? demande Carbo qui a éteint les phares de sa voiture.

– Une centaine de pieds chaque côté. C'est séparé par beaucoup d'arbres.

– Il y a un chien?

– Non, Jacques est allergique aux animaux.

– Il y a quelqu'un avec lui?

– La dernière fois, y avait personne. Il y était, mais sa voiture n'était pas là.

– Maintenant je me pose une question, dit Carbo, en faisant demi-tour pour revenir sur ses pas.

– J'peux savoir? demande Pierre.

– Je me demande ce que je vais faire de toi pendant que je vais m'occuper de ton copain.

– J'fais un marché avec toé. Tu me laisses tranquille pour la *dope*. Tu m'vends pas aux flics et j'te laisse agir. De toute manière, j'ai pas affaire dans ce vol. Tout ce que j'ai de commun avec Sénécal, c'est la vente de *dope*. Lui y joue dans ses affaires et moi dans les miennes. La seule chose qui nous unit vraiment, c'est que lui me fournit mon stock.

– Je peux te faire confiance?

– Sois sans crainte.

– Je l'espère pour toi, sinon nous nous reverrons un jour ou l'autre.

– J'te l'dis, sois sans crainte.

Carbo le ramène à sa voiture et le laisse aller. Il n'avait pas vraiment le choix de le laisser partir. Que pouvait-il faire de plus avec lui dans les jambes? Lorsque Pierre sort de voiture, il donne la main à son agresseur.

– Fais-moi confiance, joue *fair* avec moé, t'auras pas à me revoir, du moins pas pour cette affaire.

## **Partie quatre**

Carbo quitte le stationnement et reprend la direction de Saint-Augustin. Il stationne la *Camaro*, feux éteints, en bordure du petit chemin de gravier. Il est plus de vingt-trois heures, la température ne se prêtant pas vraiment à la marche, personne ne prêtera attention à la voiture.

Relevant le collet de fourrure de son blouson de cuir, il avance vers le chalet décrit par son informateur. Une voiture *Mazda 626*, année 2000 ou 2001, est stationnée devant le chalet à peine éclairé. Une petite lampe et le téléviseur sont les deux seules sources de lumière. Avec précaution, il s'approche d'une fenêtre et regarde à travers un petit rideau de dentelle. Il aperçoit un homme qui semble endormi, allongé sur un fauteuil berçant, les jambes sur un tabouret.

Il tâte la poignée de la porte qui heureusement n'est pas barrée, le 9 mm dans la main gauche. En une fraction de seconde, il se retrouve sur l'homme; le fauteuil et le tabouret sont renversés sous le choc. Réveillé brutalement l'homme tente de se débattre, mais impossible pour lui de

bouger. Carbo est sur lui et le gros pistolet est appuyé contre sa tête. Il réalise à ce moment qu'il ne peut s'échapper.

– Qu'est-ce que vous faites, vous êtes malade, qui êtes-vous?

Carbo le relève d'une main ferme et le pousse sur le vieux divan, puis replace le fauteuil. Il y prend place tout en gardant son arme pointée vers l'homme qui ne comprend toujours pas ce qui lui arrive. Son agresseur est placé face à lui et leurs genoux se touchent presque. Il ne peut faire le moindre geste pour tenter de prendre la fuite.

– Nous avons à parler mon vieux. Si tu es coopératif, ma visite sera courte; sinon nous allons passer quelques heures ensemble. À toi de choisir.

– Je n'ai pas d'argent ici. C'est le chalet de ma mère et je m'y repose.

– Je ne suis pas venu pour te voler. Je suis ici pour arrêter un voleur.

– Vous auriez pu le dire que vous étiez flic, je vous aurais ouvert la porte. Au lieu de ça vous sautez sur moi comme un sauvage.

– Petite correction, je ne suis pas flic, je suis un privé.

– C'est quoi ça un privé? demande l'homme.

– En résumé, un privé fait un certain travail policier, mais il emploie des méthodes plus expéditives. Il ne s'embarrasse pas des lois et des règlements qui obligent les policiers à te dire monsieur ou à te lire tes droits. Aussi, avec moi tu n'as pas droit à un avocat. Est-ce assez clair? demande Carbo.

- Autrement dit, vous faites vos propres règles et vous vous fichez des lois.
- Pas vraiment, mais tu en as compris un grand bout. Maintenant, je n'ai plus de temps à perdre. D'abord qui es-tu?
- J'ai pas à répondre à vos questions.
- Je pense qu'on s'est mal compris. Je vais te faire une démonstration, regarde bien. Au même moment Carbo lui plante son poing droit au bas ventre, puis lui assène deux bonnes claques au visage. Voilà, tu as compris maintenant?
- Vous n'avez pas le droit de faire ça, rétorque l'homme.
- À mon humble avis, des gars comme toi n'ont pas de droits. Alors tout est permis pour les autres. Deux autres claques, appliquées avec plus de force, retentissent au visage de Jacques et font gicler le sang. Au même instant, Carbo remise son arme à sa ceinture puis enfonce violemment son poing dans les parties de l'homme, appliquant au même moment sa main sur sa bouche pour l'empêcher de crier. Un rugissement de fauve se fait entendre, mais il est heureusement atténué par la main de Carbo.
- Maintenant tu as compris, j'espère? demande-t-il. Tu réponds correctement ou je reprends ma démonstration.
- C'est OK! Râle l'homme qui ne sait plus de quelle manière se protéger.
- Quel est ton nom?
- Jacques Sénécal, répond l'homme dans la trentaine.

– Tu vois, on s'est compris, cette fois, ironise Carbo. Qui a commis le vol à main armée de *Birk's*, Place Ste-Foy?

Un instant de silence et Carbo lève le bras pour frapper, mais Sénécal se ravise aussitôt.

– Attendez, c'est pas moi. J'ai pas participé à ça.

– Alors qui? insiste Carbo.

– Je connais pas les gars. J'ai juste donné l'information, c'est tout.

– Alors t'as choisi un numéro dans l'annuaire, t'as appelé en disant que tu donnais une information, si j'ai bien compris. En terminant sa phrase, Carbo fait reculer la culasse de son 9 mm qui se referme dans un claquement sec.

– Ne faites pas l'idiot, je vais tout vous dire, répond Sénécal en s'essuyant le nez d'où continuait à couler le sang.

– Je t'écoute et cesse de jouer avec moi. Je n'ai pas le temps de rire. Explique, ordonne Carbo sur un ton autoritaire.

– J'ai donné ça à Nick Côté.

– Qui c'est Nick Côté?

– C'est un gars que j'connais. Il a fait de la prison pour plusieurs vols à main armée. Il a fait *Birk's* avec ses gars à lui. J'y étais pas, je vous le jure. J'ai reçu 10 000 \$ après le vol. C'est tout, dit Jacques Sénécal en terminant.

– Jusque-là, c'est bien, mais il me faut l'endroit où je pourrai trouver ce Nick?

– Je sais pas exactement où le trouver. J'ai son numéro de téléphone dans ma voiture. Je vais aller vous le chercher.

– Non, j'irai. Tourne-toi sur le ventre, ordonne Carbo.

Sénécal se retrouve rapidement les poignets attachés dans le dos, ainsi que les chevilles. Ficelé comme un saucisson, il ne pourra plus nuire à personne. Carbo se rend à la voiture stationnée et entreprend de fouiller celle-ci. Il revient avec une pochette d'allumettes sur laquelle apparaît le numéro de Nick Côté.

– Dis-moi maintenant où il demeure?

– J'sais pas exactement. C'est sur Hochelaga, dans les gros blocs en série. J'en sais pas plus.

– Tu vois, encore un point de gagné. Où est l'argent qu'il t'a donné?

– Il est caché dans le petit hangar en arrière. Il y a une boîte en tôle jaune. L'argent est dedans, il en manque pas.

Carbo sort de nouveau pour aller vérifier les dires de Sénécal. À l'aide d'une lampe de poche, il retrace l'objet en question et délicatement entrouvre le couvercle; l'argent est là. De retour au chalet, il communique avec Jacques Sirois de l'Antigang. Quelques minutes plus tard, le téléphone sonne dans le chalet.

–Carl c'est toi?

–Oui je suis là. Je t'attends, nous avons du boulot à faire.

Il lui transmet les coordonnées pour qu'il le rejoigne dans le plus court délai.

– Qui vous avez appelé?

– Ça mon vieux, ça ne te regarde pas. Nous allons attendre ensemble que mon copain arrive.

–Vous m'avez vendu aux flics, salaud, crie Sénécal.

– Tu ne croyais tout de même pas que j'allais te relâcher dans la nature. Je ne t'ai jamais promis que les flics n'y seraient pas mêlés. Alors, ferme ta gueule et laisse-moi réfléchir.

En moins d'une heure, le lieutenant de l'Antigang arrive sur les lieux. Carbo sort le rejoindre à l'extérieur et entreprend de raconter toute l'histoire à son copain sans mentionner Pierre le revendeur et Lucie.

– Tu attends quoi de moi? demande Sirois.

– Je te donne le nom de celui qui a commis le vol, mais tu dois me promettre que je travaillerai avec vous pour l'arrestation et la récupération des bijoux.

– Je ne peux pas te promettre ça Carl, tu le sais très bien.

– Libre à toi alors, je continue seul et je te ferai avertir quand j'aurai terminé.

– Tu sais que je peux te faire incarcérer pour ça. C'est de la dissimulation d'indices.

– Jacques, ne joue pas à ce jeu avec moi. Il va falloir que ton Service de police change ses habitudes en ce qui concerne les privés. Du moins en ce qui me concerne, car je ne pourrai pas toujours tout vous donner sur un plateau. Vous allez devoir faire votre part et compter avec moi. Autre chose, ne me refait plus jamais le coup des menaces.

– Ça va, c'est promis.

– Bien, c'est beaucoup mieux comme ça. Maintenant, allons cueillir notre moineau à l'intérieur.

– Attends, je dois contacter le Service de l'identité judiciaire pour les photos, etc.

Les deux hommes entrent pour attendre leurs confrères. Dès qu'ils sont arrivés, Sénécal est emmené au Quartier général.

– Carl, je peux te faire une remarque? demande Jacques Sirois.

– Bien sûr, depuis quand te gênes-tu au point de me demander la permission?

– Tu ne penses pas que ce soit dangereux de jouer des poings sur un témoin.

– Si jamais j'ai des problèmes avec ça, je les réglerai à ma manière. Tu vois, ça compense pour les faiblesses de l'énorme machine avec laquelle vous travaillez. Vous prenez le temps qu'il faut, alors que moi le temps est compté. De toute manière, je pense que je sais évaluer le genre de personne à qui je le fais. Je ne peux me permettre de ne pas passer au

travers d'un dossier. J'ai des clients à satisfaire et ils paient le gros prix. Sans compter que j'ai de bonnes assurances.

– Ça va, je te connais, tu pourrais me donner des raisons toute la nuit pour te justifier. Laisse tomber, fini par dire le policier en riant de bon cœur avec son copain.

Après s'être entendus sur la manière dont les choses seraient faites en regard de l'enquête concernant Nick Côté, les deux hommes se séparent. Carbo rentre chez lui prendre un repos bien mérité.

## **Partie cinq**

La réunion devait avoir lieu au Quartier général de la SQ à dix heures du matin. Carbo arrive un peu à l'avance, voulant rencontrer Jacques Sirois auparavant.

Il fut décidé que la surveillance, humaine et électronique, débiterait immédiatement. Des hommes triés sur le volet feront toutes les vérifications nécessaires au fur et à mesure. Carbo sera tenu au courant de tout développement par un agent de liaison. De son côté, il avait donné sa parole qu'il ne participerait pas de près à l'enquête sur Nick Côté, le suspect principal.

Une fois l'entente clairement établie, Carbo quitte les lieux et se rend à un autre rendez-vous, cette fois avec Jean-Paul Coursol, le représentant de la *Bristol of England*, les assureurs de *Birk's*.

Après une vingtaine de minutes d'entretien, Coursol se montre ravi de la marche des événements et réitère sa confiance en Carbo. Il précise que sa compagnie est prête à verser une prime substantielle à l'enquêteur sur la totalité du recouvrement des bijoux. Cette nouvelle inspire Carbo qui

décide alors de rencontrer de nouveau Pierre le vendeur de *dope*. Il se rend directement à son domicile et le surprend encore endormi. Après de nombreux coups frappés à la porte, il vient finalement ouvrir.

– Pas déjà toé à cette heure, fait remarquer Pierre, nu comme un ver.

– Oui mon ami, j'ai besoin de toi, mais cette fois tu pourrais empocher une certaine somme d'argent. À moins que cela ne t'intéresse pas.

– Entre, on va discuter de ça. Laisse-moi le temps de prendre une douche, j'aurai les idées plus claires.

Après quelques minutes, Pierre revient, vêtu d'une robe de chambre en ratine.

– T'as passé une nuit difficile? demande Carbo.

– Avec ce que je fais, la nuit c'est le meilleur temps pour vendre. Alors, je me couche presque au lever du soleil.

– Tu connais Nick Côté?

– J'en ai vaguement entendu parler. C'est quoi ton histoire d'argent?

– Si j'obtiens de toi les informations dont j'ai besoin sans que tu sois inquiété par la police, je pourrai te donner un montant équivalant à la valeur de tes informations. Alors, parle-moi de Côté.

– Je sais pas grand-chose sur lui. Je sais qu'il a fait du temps pour des vols à main armée. Il se tient dans les bars de Québec.

– Connais-tu des gars qui se tiennent avec lui? Tu sais des *chums* de tous les jours.

– Écoute, vite comme ça, c'est difficile à dire.

– Alors, mets-toi au travail et trouve-moi quelque chose de solide.

Carbo lui donne son numéro de cellulaire et le quitte, encore sur la surprise de sa visite. L'enquêteur décide ensuite de se rendre au CHUL où il savait trouver également Josiane avec Lucie. Il prend le temps de parler avec les deux femmes, encourageant Lucie à faire face à ses responsabilités. Sans toutefois diminuer sa participation, il lui fait comprendre ce qui pourrait survenir si le ministère de la Justice décidait de porter des accusations contre elle. Il lui conseille de contacter sa famille, ce qu'elle refuse de faire. Elle préfère regagner son domicile, à la condition que Josiane reste en contact avec elle. Cependant Carbo l'invite à se soumettre à une cure de désintoxication. Elle accepte qu'il fasse toutes les démarches pour qu'elle soit supervisée par un organisme reconnu.

Après quelques appels téléphoniques, il trouve une place disponible. Lucie accepte d'y être amenée par Josiane. Cette dernière s'occupera de préparer l'admission de la jeune femme. Ce qui, en fin de compte, la libérera de cette surveillance qui devenait épuisante. Carbo, pour sa part, ira de son côté rendre visite à Tantie.

Tard en soirée, Carbo reçoit l'appel tant attendu. Pierre l'informe qu'il doit se rendre au bar de danseuses *Chez Timmy*, sur le boulevard Hamel Ouest où il trouvera un homme considéré comme le bras droit, l'inséparable de Nick Côté qu'il avait connu au pénitencier. Il donne la

description de son habillement et lui indique l'endroit où il sera assis. Son prénom est Ghislain. Il n'en sait pas davantage.

– Si tes informations s'avèrent exactes, je verrai à te récompenser.

– Surtout, prononce jamais mon nom devant qui que ce soit.

– T'en fais pas, le rassure Carbo, je ne suis pas un débutant.

« *Une autre nuit blanche* », pense l'enquêteur privé, en s'habillant pour la circonstance. Heureusement qu'il avait pu récupérer un peu de sommeil en après-midi et en soirée. En arrivant dans le stationnement du bar, il installe ses petites lunettes rondes aux verres teintés et se donne le temps de s'habituer à l'obscurité avant de faire son entrée.

À l'intérieur, il y a beaucoup de fumée de cigarette et il y règne une certaine noirceur. Il s'installe à une table que lui indique le gros *doorman*, à qui il donne cinq dollars de pourboire pour n'être pas importuné. Une serveuse aux seins nus vient lui offrir un verre.

– Ce sera un *Johnnie Walker*, répond-il. Vous me servirez au bar, j'aime pas ces petites tables.

– Comme tu voudras mon cœur, lance la fille en s'éloignant, gratifiant son client d'un large sourire.

Carbo s'installe au bar en s'y appuyant, sans prendre de siège. Il préfère cette position qui lui permet d'avoir une meilleure vue d'ensemble sur les autres clients. Il ne tarde pas à localiser l'individu identifié par Pierre tandis qu'une danseuse s'évertue à danser devant celui-ci sur un petit tabouret. Il est heureux de constater que l'homme est seul. Après avoir

terminé sa danse, la fille lui donne un baiser sur la bouche en guise de remerciement pour le pourboire sans doute important. Ce geste familier démontrait qu'il y avait une certaine complicité entre les deux personnes, elles se connaissaient sans aucun doute.

Une fois sa boisson devant lui, Carbo goûte le liquide jaune. Il ne fut pas surpris de constater que ce n'était pas du *Walker*. De toute manière, il ne prendra certainement pas plus d'une consommation. Il garde un œil vigilant et discret sur son suspect qui s'amuse à faire danser la même fille à sa table à plusieurs reprises. C'est un nouvel indice qui démontre qu'il a suffisamment d'argent en sa possession pour dépenser de la sorte.

Pendant qu'il est appuyé au bar, une serveuse aux seins nus vient s'accouder près de lui.

– Vous êtes seul et vous vous ennuyez, lance la jeune femme en souriant.

– Non pas du tout. Je suis venu voir un peu de viande fraîche, c'est tout. J'aime bien voir les filles se trémousser sur la scène.

– Alors ça t'excite, hein!

– Certaines filles m'excitent en effet.

– Et moi je te travaille un peu? Dit-elle en se frôlant contre lui, tout en laissant courir sa main sur la cuisse de Carbo.

– Je ne sais pas encore, je ne t'ai pas vue danser.

– Tu aimes que je fasse ça? demande la danseuse en s'aventurant plus près du sexe de son voisin.

– Je ne suis pas fait en bois jeune fille.

– Tu restes pour me voir danser, je passe dans cinq minutes?

– Pourquoi pas, dit Carbo sachant qu'il n'avait pas vraiment le choix.

– Hum! c'est intéressant ce que tu as là, fait remarquer en riant la jeune femme.

– C'est pas l'endroit pour ça, arrête et fais-moi servir un autre verre.

– Tom, un *Walker* pour mon ami, crie la danseuse. En passant, je me nomme Carole. Si tu prends une table, je peux danser pour toi tout seul. Il y a un petit coin tranquille au fond de la salle.

– Je ne dis pas non, mais un peu plus tard si tu veux.

– OK! C'est mon tour. T'en vas pas, surtout.

Dès que la danseuse a terminé son petit spectacle qu'elle a dédié à son nouvel ami, elle saute de scène et le rejoint aussitôt.

– Ce que tu as vu n'est rien à côté de ce que je peux faire, lance la jeune fille.

Carbo ne peut échapper à sa nouvelle conquête. Il lui remet vingt dollars pour une danse suggestive, mais qui ne dure que cinq minutes, car elle doit poursuivre son service aux tables. Elle lui offre pour 150 \$, une petite séance très intime dans l'un des motels adjacents au bar, elle

passera la nuit avec lui. Ne voulant pas la frustrer, Carbo lui promet d'y penser.

Il dépasse une heure du matin lorsque Ghislain quitte sa table en saluant la danseuse d'un baiser qu'il souffle vers elle. Celle-ci lui répond par un clin d'œil. Il enfile son veston de cuir en se dirigeant vers la sortie et donne la main au portier. Carbo boit d'un trait son verre et se dirige vers la sortie. Au-dehors, il n'entend aucun moteur de voiture et ne voit pas son suspect sur le stationnement. Il commence à montrer des signes d'impatience, croyant que quelqu'un l'attendait. C'est à ce moment qu'il entend se refermer une porte sur sa gauche. Il se retourne. Au même moment une lumière s'allume dans l'un des petits motels en rangée de second ordre. Son client avait donc des intentions très nettes. Il attendait la danseuse qui le rejoindra dans l'heure qui suit ou tout au plus à la fin de son spectacle. Le problème était de savoir quand arrivera la visiteuse.

Carbo doit prendre le risque. Il court s'installer près de la porte de l'unité numéro 7 et regarde par un coin de rideau mal fermé. Il comprend que l'homme s'apprête à prendre une douche, car un peu de vapeur s'échappe de la salle de bain dont la porte est ouverte. Appuyé contre le mur, il observe l'homme se dévêtir en espérant que personne ne vienne le surprendre dans ses observations.

La chance est encore avec lui. Ghislain se glisse dans la salle de bain à la grande satisfaction de Carbo. C'est le moment d'agir ou jamais. Il crochète rapidement la serrure qui n'offre aucune résistance. Une fois dans le petit motel, il referme la porte derrière lui, plaçant un fauteuil

devant l'entrée pour éviter toute surprise possible. Il entend l'homme chantonner sous la douche pendant que le téléviseur montre les images d'un mauvais film porno. Il a le temps de vérifier les vêtements de son hôte, parmi lesquels il trouve un revolver calibre 38 et une importante somme d'argent. Il enlève rapidement les balles qu'il place dans sa poche de veston, tout en prenant place dans le fauteuil adossé à la porte, avec en main son 9 mm muni d'un silencieux.

L'homme sort de la douche une serviette sur la tête en s'essuyant les cheveux; l'eau dégouline partout sur le tapis d'une propreté douteuse. Se penchant vers l'avant, il se cabre pour faire revenir ses longs cheveux vers l'arrière. À ce moment précis, il voit son invité. D'un bond, en tenue d'Adam, il plonge vers le lit, saisit son arme et tire sur son visiteur, mais l'arme ne fait qu'un déclic. Carbo lui montre une de ses balles en souriant. L'homme frustré lance son arme en direction de la porte, mais n'atteint pas son but.

– Tu vas maintenant t'asseoir confortablement sur le lit, sans faire de faux mouvements.

– Espèce de salaud, tu vas me payer ça

– En attendant, c'est moi qui tiens la clé du tiroir-caisse. J'ai quelques questions à te poser. J'espère bien recevoir de bonnes réponses, sinon je me verrai dans l'obligation de me fâcher, ce qui va te causer passablement d'ennuis. Dans combien de temps ta copine va-t-elle être ici? demande Carbo.

– Cinq à dix minutes pas plus.

– Alors tu vas lui dire que tu dois partir, sans la faire entrer, bien sûr. Maintenant, habille-toi, tu es indécent mon vieux.

Carbo observe chacun des gestes de l'homme qui pourrait chercher une chance d'attaquer, mais il n'en fait rien, l'argument que tient l'inconnu lui fait peur. Il finit d'enfiler ses bottes westerns lorsqu'on frappe à la porte. D'un geste sec, Carbo amorce son 9 mm et le pointe directement vers la tête de l'homme.

– Va-t'en, Cindy, il faut que je parte tout de suite, cria-t-il.

– Laisse-moi au moins entrer, on gèle dehors, insiste la danseuse.

– Non, tu fiches le camp, c'est clair, on se verra demain soir. Va-t'en.

– Espèce de salaud, crie la femme avant de partir.

– Alors qu'est-ce qu'on fait gros malin? demande Ghislain en regardant l'arme de Carbo.

– Nous allons attendre un peu, je pense que nous aurons d'autres visites, j'en gagerais mes culottes. Il se lève et pousse de son pied le fauteuil, puis s'adosse au mur.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Dans un vacarme d'enfer, la porte vole en éclats et le portier se ramasse à plat ventre sur le bureau qui craque sous son poids. Une seconde plus tard, essayant de se relever, il reçoit un violent coup de crosse sur la tête, sans même savoir d'où venait le coup. Au même moment, Cindy se pointe le nez et Carbo l'invite à entrer.

– Referme ce qu'il reste de la porte derrière toi.

La danseuse ne peut qu'exécuter l'ordre. Elle tremble en regardant son ami qui n'a pas bougé d'un poil.

– Va retrouver ton copain et reste tranquille, lui ordonne l'homme qui tient l'arme à feu. On ne peut plus rester ici, on va donc déménager.

À peine a-t-il terminé sa phrase que Ghislain pousse Cindy brusquement vers son agresseur. Elle est reçue par un solide coup au menton et s'écroule au sol par-dessus le portier. Ghislain veut se ruer à son tour sur Carbo, mais il est aussitôt arrêté par l'arme dont le canon atterrit sur sa gorge.

– Tu ne bouges plus, tourne-toi, mains dans le dos. Vite ou je te fais éclater une jambe, crie Carbo dont l'adrénaline avait fait une brusque montée

En un tour de main, un *tie-wrap* sous forme de menottes est fixé aux poignets de l'homme. Agrippé par sa veste, Ghislain est poussé dehors vers l'arrière des motels. Chaque fois qu'il ralentit le pas, il se fait bousculer d'une main ferme dans le dos. En traversant un petit fossé, que ni l'un ni l'autre n'avait vu, Ghislain trébuche et s'étend de tout son long sur la terre gelée en sacrant comme un charretier.

– Tu vas me dire ce que tu me veux espèce de tas de merde? crie l'homme frustré par la douleur et ses liens.

– Je veux deux choses. D'abord les bijoux de *Birk's* et les noms de ceux qui ont fait le coup avec toi et Nick Côté.

– Jamais, tu m'entends sale flic, jamais tu sauras rien de moi. J'ai fait du temps et personne m'a jamais fait vendre mes *chums*.

– Je ne veux pas que tu me les vendes, je veux que tu les donnes et tu vas les donner, prends-en ma parole.

– T'as beau faire ce que tu veux, jamais t'auras un nom.

– Alors tu ne me laisses pas le choix, je vais devoir te tirer dans une jambe avec ce joli petit joujou que je tiens dans mes mains.

Le coup de feu part et une balle s'enfonce dans le sol à moins d'un pouce du genou de l'homme allongé. Heureusement le silencieux a étouffé le bruit, seul un petit claquement a été entendu par les deux hommes.

– T'oseras jamais me tirer, c'est facile de tirer un gars attaché, espèce d'enfant de chienne.

Carbo lui place le genou dans le dos et coupe le lien qui retient les poignets.

– Maintenant, lève-toi, t'as raison, je ne veux pas tirer un homme attaché.

Surpris, Ghislain n'ose bouger se contentant de rester au sol, face à son agresseur.

– Je vais te donner une chance. Je place une seule balle dans ton calibre 38, je fais tourner le barillet. Tiens, dit Carbo en lançant l'arme dans sa direction. Prends-le, je vais te donner la même chance que t'as donnée aux employés de *Birk's*. T'as deux secondes pour réagir sinon je tire.

Carbo pointe son gros pistolet vers la tête de l'homme qui ne bouge pas d'un pouce.

– Alors tu te décides, ramasses cette arme.

– Non, jamais, tu vas me tirer.

Sans attendre, Carbo tire un autre coup de feu qui arrive à quelques centimètres de l'arme. Il sait qu'en tirant, il risque d'atteindre l'homme. De toute manière, le temps est compté, les deux autres laissés au motel reprendront vite conscience et partiront à la recherche de Ghislain.

– On continue, demande Carbo.

– Fais ce que tu veux, je ne parlerai pas.

Un troisième coup de feu retentit. Cette fois, il frôle le pied de l'homme qui fait un bond de côté.

– Non attends, supplie Ghislain. J'aurais dû écouter Nick et rester avec les gars. Il a fallu que je me mette dans cette merde. OK! Arrête! je vais parler, mais avant tu vas me promettre de me protéger.

– Tout ce que tu veux, mon homme, tout ce que tu veux, mais la *protec*, c'est pas de mon ressort. Lève-toi, nous allons nous rendre à ma voiture et de là, contacter un ami à moi. Allez viens, ordonne Carbo.

Une fois dans la *Camaro*, Ghislain fait remarquer à Carbo que les flics n'ont pas ce genre de voiture.

– Je t'ai jamais dit que j'étais flic. Je travaille pour la compagnie d'assurance de la bijouterie. Maintenant, nous allons nous rendre au

bureau d'un flic, un copain à moi qui saura assurer ta protection. Il en a le pouvoir. Ne me fais pas de coup en vache sur la route ou je te jure que t'es mort. Je peux t'assurer que tu souffriras très très longtemps avant de rendre l'âme.

– T'en fais pas, j'ai seulement une parole, fait remarquer Ghislain.

En cours de route, il raconte le déroulement et l'organisation du vol, dénonçant du même coup ses complices. Quant aux bijoux, seul Nick Côté sait où ils se trouvent. Carbo compose le numéro pour joindre Jacques Sirois et les trois hommes se retrouvent dans une pièce adjacente au bureau de l'Antigang.

Ghislain Dagenais recommence son histoire devant le policier et accepte de signer une déclaration volontaire. Ce n'est qu'après que Jacques Sirois lui explique les moyens qu'il prendra pour le protéger. L'entente, ne pouvant être promise ou conclue avant la déclaration, protégeait ainsi la validité de l'élément volontaire.

Une fois les deux amis seuls, le lieutenant de police demande à Carbo ce qui s'était passé pour que cet homme parle. Son copain se contente de répondre par un sourire. Ils organisent ensuite la perquisition chez Nick Côté qui, selon l'écoute électronique, se trouvait à son domicile en compagnie de deux autres personnes non identifiées. Il est décidé qu'une douzaine de policiers, armés jusqu'aux dents, participeront à l'opération d'envergure. L'heure de frappe est fixée à six heures du matin. Ce sera, sans contredit, le meilleur moment pour surprendre tout ce monde profondément endormi.

## Vol de diamants

Aucun appel téléphonique n'avait laissé croire que l'on s'inquiétait de Ghislain Dagenais. Une communication radio avise le lieutenant Sirois que toutes les lumières sont maintenant éteintes dans l'appartement ciblé.

## **Partie six**

Dès cinq heures cinquante du matin, tout le monde est à son poste. Carbo n'a pas obtenu la permission de participer à l'attaque directement. Les ordres étaient précis à ce sujet. Aucun civil n'était admis de près ou de loin pour ce genre d'opération.

Des hommes sont en place de chaque côté de la porte de l'appartement 308. Deux autres tiennent un bélier, prêts à agir aux ordres. Plus un son ne doit sortir des radios-émetteurs, même si chaque policier porte des écouteurs. Seul l'ordre d'attaquer devra se faire entendre au moment voulu par le lieutenant Sirois. Ils avaient en main le plan de l'appartement, fourni par le propriétaire lui-même, n'ayant pas voulu impliquer le concierge.

Les minutes et les secondes paraissent des heures pour le personnel en place. Chacun serrant son arme, prêt à faire feu. À six heures pile, un *GO* se fait entendre sur toutes les ondes. Il faut à peine une minute pour que l'opération ne soit terminée. Les trois hommes sont menottés sans qu'un seul coup de feu ne soit tiré.

Carbo entre dans l'appartement dont la porte et le cadre avaient souffert du choc reçu. Des morceaux de bois éparpillés sur le tapis démontraient bien la force utilisée. Le Groupe tactique, à l'organisation duquel Carbo avait participé, était devenu spécialiste en matière d'intervention du genre.

– Qu'en penses-tu Jacques? demande l'ex-policier.

– L'opération a réussi sur tous les points, sauf qu'il manque les bijoux. Ce n'est qu'une question de temps. Nous aurons Côté à l'usure, t'en fais pas.

– Si tu me laissais quelques minutes avec lui, je pourrais te faciliter le travail.

– Il n'en est pas question. Tu n'iras pas te mettre les pieds dans les plats. C'est très bien jusqu'à maintenant, restons-en là veux-tu? suggère le policier.

– Comme tu voudras. J'aimerais bien que tu m'avertisses dès qu'ils seront retrouvés. Je viendrai avec Coursol des assurances aux fins d'identification.

– D'accord et merci encore une fois de ton aide précieuse, répond Jacques Sirois, en lui serrant chaleureusement la main. Maintenant, va dormir, t'en as aussi besoin que moi, mais je dois rester ici.

Carbo jette un dernier coup d'œil aux armes saisies dans l'appartement des auteurs du vol et ferme la porte du bureau de son ami. Il marche quelques instants sur le stationnement du Quartier général de la SQ

avant de monter en voiture. La *Camaro* démarre rapidement en direction de la Hauteville. En arrivant chez lui, il téléphone à Josiane qu'il tire du lit.

– Tout est terminé mon ange. Les gars du vol sont en cellules, il ne manque que les bijoux. Jacques va m'en aviser dès qu'il aura mis la main dessus. Je me couche, si tu as quelque chose d'urgent, téléphone-moi, d'accord.

– Bien sûr! Bonne nuit, dit Josiane en raccrochant.

Avant d'aller au lit, Carbo ouvre la radio à CHRC, histoire d'écouter le Roi Arthur parler de l'opération policière. Il ricane en entendant l'animateur vedette faire ses commentaires sur cette histoire. Il sélectionne Radio-Canada et là encore, l'histoire fait la une à sa grande satisfaction.

~

Il fallut deux jours aux policiers, pour finalement retrouver les bijoux. Côté les avait enterrés dans un boisé situé derrière les nombreux immeubles d'habitation de son entourage. Carbo se présenta comme prévu avec Auger et Coursol et l'identification se fit sans problème. Un ordre de la Cour permit à Jean-Paul Coursol de récupérer la majorité des deux millions.

Il est plus de trois heures lorsque le représentant de la *Bristol of England* arrive au bureau de l'Agence CARBO.

– Alors monsieur, comment allez-vous? demande-t-il à Carbo

– Un peu fatigué, mais je ne m'en plains pas.

– J'ai quelque chose qui va vous redonner de la vigueur. Voilà, dit Coursol en remettant un chèque à son précieux collaborateur.

Carl ne peut s'empêcher d'émettre un sifflement en le regardant.

– Ce n'est pas tout, j'ai ceci pour vous, dit l'homme en déposant une enveloppe brune sur le bureau. Mes patrons pensent nécessaire que ce geste d'appréciation soit fait. Il y a là 20 000 \$ en argent liquide. J'oubliais, voici un souvenir plus tangible. Il place deux écrins devant son collaborateur. Ouvrez-les, demande Coursol.

Carbo s'exécute lentement et découvre une superbe montre. Au dos, il peut y lire « CARBO » accompagné du sigle des bijouteries *Birk's*.

– Vous avez l'équivalent pour mademoiselle Josiane bien sûr, dit Coursol en tendant la main. Merci encore pour votre honnêteté et votre dévouement. Nous aurons certainement à retravailler ensemble. Si jamais vous avez besoin de moi, ma carte est incluse. Au revoir et merci! Ah! J'oubliais, Auger a été remercié de ses services, nous n'avons pas apprécié son étroite collaboration avec sa secrétaire et nous avons signalé ce fait à nos clients qui n'ont pas tardé à réagir.

– À bientôt et remerciez vos patrons, j'apprécie vraiment.

Une fois que Coursol eut quitté, Carl demande à Josiane de le rejoindre.

– Tiens, c'est pour toi, dit-il en tendant l'écrin bleu.

- En quel honneur me fais-tu un cadeau? demande Josiane.
- Ce n'est malheureusement pas moi, c'est notre ami Coursol et *Birk's*.
- Carl, c'est magnifique! je n'en crois pas mes yeux, lance Josiane en examinant la montre sous tous ses angles.
- N'oublie pas que nous avons encore du travail, lui crie Carl, Jacques a besoin de ses rapports.

Un autre dossier est terminé pour l'AGENCE CARBO. Que lui réserve le prochain... **À SUIVRE... Panique sur la Ville de Québec.**